

JUNIOR AVENTURE

ALIM HEKMAT

POUR
L'AMOUR
D'UN CHEVAL

Pour l'amour d'un cheval

© Arena • Verlag, 1986

Georg. Popp'Würzburg

Titre original : Teufelsreiter in Turkestan

© Edition Milan, 1999 pour le texte et
l'illustration de la présente édition

ISBN : 2-84113-911-5

Alim Hekmat

AVANT-PROPOS

J'ai chevauché bien des fois, j'ai connu bien des chevaux et sur leur dos j'ai parcouru le vaste monde.

Mais si vous me demandez où se trouvent les chevaux les plus beaux, les plus races, les plus rapides, je vous répondrais sans hésiter : au Turkestan au coeur de l'Asie.

Là-bas, le rêve de chaque garçon est de monter son propre cheval.

Il y a quelques années, j'ai passé tout un été à Kunduz, une ville au nord de l'Afghanistan.

Il faisait une chaleur torride.

Mais ce qui a rendu cet été-là encore plus brûlant dans mon imagination, c'est le souvenir d'un jeune garçon qui consacrait toute son énergie et tout son amour à un cheval, parce que les hommes l'avaient déçu.

J'étais invité alors à Qalabeg, la « citadelle du prince » c'est ainsi que l'on appelait la demeure du riche Nezambay, l'éleveur de chevaux.

Nezambay était aussi connu au Turkestan que ses chevaux, qui faisaient l'orgueil du pays tout entier.

Turkmènes, arabes ou russes, c'étaient tous des pur-sang de race.

Tous les étrangers qui passaient par Kunduz rendaient visite à ces écuries légendaires.

Les voyageurs venaient des provinces les plus lointaines, à pied, à cheval, à dos d'âne ou de chameau, pour voir les fameux chevaux de Kunduz, et peut-être échanger quelques mots avec leur propriétaire.

Oh oui, on pouvait bien être jaloux de Nezambay : ses chevaux étaient aussi nobles que les rubis du Badakschan !.

Malgré ses cinquante ans, le seigneur de Qalabeg paraissait jeune et fort : il devait sa prestance à ses chevauchées quotidiennes.

Sa taille impressionnante, proche de deux mètres, et son épaisse barbe lui conféraient dignité et noblesse.

Il avait treize ?.

Quant au nombre de ses filles, personne ne le connaissait : en Orient, on ne pose pas à un homme de questions sur ses filles : il se sentirait offensé et déshonoré.

Dans la ville, tous faisaient l'éloge de Nezambay : c'était un khan généreux et hospitalier.
On venait lui demander conseil, et on respectait sa parole.
Près de sa forteresse, il avait fait construire une mosquée dont le grand vestibule servait de lieu d'hébergement.
Chez lui, un étranger était toujours le bienvenu : on lui offrait l'hospitalité, le riz, le pain et l'eau, et même des provisions pour la suite du voyage.
A l'époque de mon séjour à Qalabeg, mon hôte était très affecté par la mort de Kamaluddin que la malaria, une maladie très fréquente dans ces contrées, avait emporté.
C'était, m'assura-t-il, son meilleur écuyer, le meilleur homme qu'il ait jamais eu.
Il se servait rarement de sa force physique.
Quant à moi, les chevaux sont ma fortune et ma fierté.
Et avec eux, j'éprouve ma force et mon courage.
Mais ils ne touchent pas mon cœur.
Nezambay chevauchait d'instinct, et il savait une foule de choses sur les chevaux.
Il aimait se faire admirer, il n'avait jamais connu l'échec sur le dos d'un cheval.
Je l'avais vu de mes yeux plusieurs fois sur le dos d'Ullugh, son cheval noir, et je crus tout ce qu'il me dit.
Quelques jours après cette conversation, j'assistai à l'arrivée majestueuse, dans la cour de Qalabeg, d'un jeune garçon et de son étalon.
« Quel beau garçon ! » pensai-je.
Et je ne fus pas surpris d'apprendre qu'Uros • c'était son nom • était de Kamaluddin, l'écuyer.
Les palefreniers l'appelaient le plus souvent « Batscha », ce qui signifie à peu près « petit », ou « boy ».
« Petit », dans leur bouche, voulait dire « peu important », parce qu'Uros ne possédait aucune fortune.
Mais il avait hérité l'instinct et l'adresse de son père avec les chevaux.
Ce n'est donc pas Nezambay le héros de ce livre, mais le jeune Uros.

(1) Un étalon de feu

Le seigneur de Qalabeg traversait la cour à pas longs et souples, et se dirigeait vers sa terrasse en terre battue.

Satisfait de sa visite aux écuries, il se réjouissait à l'avance du bol de thé brûlant et du narguilé qui l'attendaient.

Il préférait passer seul cette heure précédant le déjeuner.

C'était une journée d'été torride.

Heureusement on pouvait rester à l'ombre de la terrasse, recouverte d'un toit de joncs.

Il jeta vivement son fouet qu'il portait toujours comme symbole de son pouvoir sur les hommes et les animaux, et se débarrassa de sa large ceinture de cuir où étaient accrochés un lourd pistolet et un large coutelas.

Quand il avait trop chaud, il portait de préférence le costume traditionnel des Turkmènes : un pantalon léger aux larges jambes bouffantes serrées aux chevilles, et une longue chemise richement brodée sur la poitrine.

Par-dessus, un gilet de velours, et sur sa tête un turban en soie de couleur claire.

Il venait à peine de s'installer sur un coussin moelleux, et d'avaler une première gorgée du délicieux thé chinois, lorsqu'il entendit à son grand déplaisir, des pas rapides grimper les escaliers menant à la terrasse.

Que le Ciel fasse pleuvoir la cendre sur la tête de celui qui ose troubler mon repos gronda-t-il irrité.

Est-ce que la journée ne sera pas encore assez longue ?.

Il se calma en apercevant le visage de son nouvel écuyer, Kamberbay.

C'était le successeur de Kamaluddin, et maintenant son écuyer le plus capable.

C'est pourquoi il tint à maîtriser ses paroles.

Mais tu es à bout de soufre, Kamberbay ! tu as visiblement une importante nouvelle à m'annoncer.

Je veux savoir.

Que se passe-t-il ?.

Seigneur, une caravane campe devant les murs de Qalabeg.

Son guide demande à vous parler.

Il s'est présenté sous le nom de Matitai, et il voudrait.

Nezambay se tapa sur les cuisses.

Matitai ! Matitai ! s'écria-t-il tout joyeux.

Matitai, mon frère du Tibet.

Ah Kamberbay, c'est Allah qui m'envoie cet homme sa visite illumine cette journée.

Accompagné-le jusqu'ici Kamberbay n'osa pas risquer de question.
Je cours, seigneur assura-t-il.
Et il descendit prestement les escaliers de la terrasse.
Entre-temps,
Nezambay appela son Valet.
Je vais recevoir un hôte important, dit-il de joyeuse humeur.
Sers-nous du thé chaud et des fruits.
Un invité de marque comme le guide de caravane tibétain Matitai
méritait bien qu'on allât à sa rencontre.
Ils tombèrent tout de suite dans les bras l'un de l'autre.
Nezambay salua selon l'ancienne formule des nomades, Manda Na Bashi
et accompagna Matitai sur la terrasse.
Il fit signe à Kamberbay, qui voulait partir une fois sa mission accomplie,
de se joindre à eux.
Depuis la mort de Kamaluddin, que tu as bien connu, Kamberbay est
mon écuyer, et mon bras droit, expliqua-t-il à son hôte.
Matitai partit d'un grand rire.
Alors, jeune homme, il faudra faire un gros effort l'ai vu Kamaluddin à
l'œuvre : c'était un écuyer en or.
Pas seulement un bon connaisseur de chevaux, mais aussi un cavalier
hardi, audacieux et courageux.
Ils s'étaient confortablement installés sur des coussins, et ils partageaient
le thé.
Kamaluddin, je l'aurais bien pris dans ma caravane estima Matitai.
Mais n'avait-il pas un fils ?, ajouta-t-il en fronçant les paupières.
Il devrait avoir dans les quinze ans aujourd'hui.
Nezambay confirma d'un signe de tête.
Oui, j'ai gardé le garçon.
D'ailleurs, où l'aurais je envoyé ?.
Il n'a ni mère ni autres parents.
Il travaille comme palefrenier.
Uros est son nom.
Kamaluddin m'a demandé de m'occuper de lui.
Il hésita.
Uros est un garçon étonnant, farouche et rêveur.
Il a porté longtemps le deuil de son père.
Il a refusé de vivre sous mon toit, et préfère dormir près des chevaux dans
l'écurie.
C'est mon meilleur palefrenier.

Il ressemble étrangement à son père : très grand comme lui, il a le même dévouement dans ses tâches, et un amour pour ces quadrupèdes, que je n'éprouve pas.

Pour moi, mes chevaux sont ma fortune, ma fierté, mais ils ne touchent pas mon cœur !.

C'est parce que tu as trop de chevaux, mon ami, remarqua Matitai.

Et parce que tu n'as pas de temps à consacrer à chacun d'eux.

Il se tut un instant.

Au reste, Nezambay, tu ne m'as pas encore demandé la raison de ma visite.

Alors ?.

Nezambay leva les sourcils.

J'ai à t'offrir un étalon dont tu as, je crois, entendu déjà beaucoup parler.

Tu te rappelles, il y a deux ans, sur quelle monture Tursen Beg avait remporté un Buskaschi après l'autre ?.

Oh oui ! Rostam ! C'était l'étalon le plus célèbre de tout l'Afghanistan.

Tursen Beg te l'a vendu ?.

A l'époque, on disait que lui et son cheval étaient inséparables.

Ils l'étaient ! Mais Tursen Beg était trop ambitieux, trop assoiffé de victoire.

Dès le premier échec de Rostam, il ne voulut plus entendre parler de cet étalon superbe.

Quand nous nous sommes retrouvés au Tschapandoz le soir de sa défaite, nous sommes vite tombés d'accord.

Une semaine plus tard, j'ai repris la route avec ma caravane, et j'étais sur le dos de Rostam.

Matitai soupira.

Rostam est un étalon merveilleux, mais il n'est plus le même qu'entre les mains de Tursen Beg.

Tu as couru un Buskaschi avec lui demanda Nezambay avec intérêt.

Yen avais l'intention, admit Matitai.

Mais pour Rostam, pas question.

Dès qu'il s'est agi de l'entraîner pendant les haltes du voyage, il n'a eu de cesse de se cabrer et de me désarçonner.

Alors, j'ai abandonné tout espoir de victoire au Buskaschi.

Matitai eut un sourire embarrassé.

Je ne suis bon qu'à rester parmi les chameaux et les buffles et Rostam vaut mieux qu'une bête de somme.

Il faut faire courir cet animal jusqu'à ce que sa robe soit trempée.

C'est à cela qu'il était habitué, avant.
 Une caravane avance au pas.
 Pour Rostam, ce serait la mort.
 Nezambay sourit.
 Et tu espères que je pourrai entraîner ton Rostam pour le Buskaschi il eut un rire rauque.
 Mon ami, je parais certes en assez bonne forme, mais je préfère abandonner le Buskaschi à quelqu'un de plus jeune !.
 Les yeux de Matitai se fixèrent sur Kamberbay.
 Peut-être à notre jeune ami ici présent proposa-t-il.
 Nezambay tapa sur les épaules du guide.
 Parfait, Matitai, tu n'auras pas fait en vain le chemin jusqu'à Qalabeg.
 Combien demandes-tu ?.
 Vingt mille Afghanis, prix d'ami.
 Une jolie somme ! Eh bien ! fais-nous voir à présent cette bête superbe je n'aime pas acheter les yeux fermés.
 Là-dessus, il se leva, et fit signe à Matitai et à Kamberbay de le suivre.
 En chemin, il héla le palefrenier Nadir.
 Prends avec toi quelques Valets et allez donner à boire aux animaux de mon hôte.
 Dis aussi au second écuyer Birdibay de porter du pain, du riz et de l'eau à ceux de la caravane, à la mosquée.
 Et tout ce que nous pouvons leur offrir.
 Toi, Matitai, tu es bien sûr mon invité d'honneur.
 Le guide remercia, en s'inclinant devant son hôte.
 Quand ils rejoignirent la caravane à l'extérieur des remparts, le regard de Nezambay s'arrêta tout de suite sur le seul cheval attaché à un arbre.
 C'était donc lui le fameux Rostam, il semblait avoir faim, car ses sabots de devant martelaient la terre argileuse.
 De fait, un étalon exceptionnel s'enthousiasma Nezambay.
 Avec ses yeux de connaisseur, il admira la soyeuse robe châtain, la longue crinière de feu, le cou fin et les yeux vifs.
 Un bien bel étalon, digne de porter le roi lui-même !.
 Emmène-le à l'écurie, Kamberbay, ordonna-t-il.
 Donne-lui de l'eau et de l'avoine.
 Je veux le monter dès cet après-midi.
 Vous allez bien rester jusqu'à ce soir, Matitai ?.
 Si cela te convient, avec plaisir, répondit-il.
 Je pense que tu permettras aux femmes de faire leur lessive dans leur logement, près de la mosquée.

C'est plus facile là-bas pour elles qu'au bord de la rivière.
Soyez ici chez vous, que Qalabeg soit pour vous comme une oasis dans le désert, une étape de réconfort sur vos trajets interminables !.

Nezambay s'approcha de Rostam et lui tapota le cou.
Après le déjeuner, nous allons tous prendre un peu de repos et puis nous monterons à cheval !.

Il flatta la crinière dorée de Rostam et accompagna son invité à l'intérieur de la maison.
A mi-chemin, il se retourna encore une fois.

Kamberbay avait détaché Rostam et le menait à l'écurie.
« Nous allons avoir un nouvel étalon ? » La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre.

Quand Nezambay fit son apparition dans la cour avec son invité, c'était le tout début de l'après-midi.

Au centre de la cour, les spectateurs s'étaient déjà rassemblés.
La plupart des hommes avaient déjà entendu parler de Rostam.
Nezambay fit signe à son écuyer d'aller chercher l'étalon.

Lorsque Rostam fit son entrée, les hommes applaudirent, admiratifs.
Ba Choda ! Quel cheval !.

Mais Rostam faisait des manières.
Il secouait sa crinière et s'ébrouait.

Sacré diable d'étalon, dit Nezambay en prenant son élan.
Pour dompter celui-ci, il va falloir de la force et de l'adresse !.

Je te souhaite beaucoup de chance pour le premier galop, mon ami, cria Matitai.

Mais tu devrais prendre une selle.

Nezambay, qui était déjà sur le cheval, fit un geste de refus.
Il salua avec son fouet, et puis tout alla si vite que personne après coup ne put expliquer pourquoi Rostam s'était cabré si violemment.

Etait-ce l'environnement nouveau, la foule à laquelle l'étalon n'était plus habitué, ou le cavalier inconnu sur son dos ?.

Les spectateurs effrayés reculèrent jusqu'au mur : Rostam partait à toute allure, hennissant sauvagement, pour tenter de se débarrasser de ce cavalier indésirable.

Nezambay lançait avec rage les éperons de ses lourdes bottes dans les flancs de l'animal.

Je te montrerai qui est ton nouveau maître, cria-t-il avec colère.

Il réussit à faire encore deux tours, mais il était accroché plus qu'assis sur le dos du cheval, et il s'en voulait à présent d'avoir refusé une selle.

Puis ce fut le troisième tour.

D'un seul coup, Rostam se cabra, ses sabots de devant très haut dans l'air, et projeta le cavalier au loin sur le sol d'argile dure.

On crut un moment que l'étalon voulait piétiner le corps devant ses sabots.

Alors que la foule paralysée regardait stupéfaite, une voix jeune mais énergique se fit entendre de l'arrière.

Ca suffit, Rostam, Paix, Rostam !.

Tu es fou, Uros, il va te broyer les os, cria le Valet Nadir.

Mais Uros, le fils de l'ancien écuyer, n'entendait pas.

En quelques pas, il était auprès de l'étalon fougueux qui piétinait nerveusement sur place.

Il entourra de ses bras le cou du cheval, et lui parla doucement.

Paix, Rostam, c'est fini, reste calme !.

Uros, qu'Allah le protège, quel courage d'approcher cette bête féroce !.

Mais la « bête féroce », n'en était plus une.

Tandis que les deux gardiens du troupeau portaient Nezambay blessé sur la terrasse, Uros continuait à parler à Rostam.

Qu'est-ce qui t'a énervé comme cela, Rostam ?.

Viens, tout va bien maintenant.

Le garçon caressait le cou mince, les naseaux brûlants, et répétait sans cesse le nom de Rostam.

Tu sais t'y prendre avec les chevaux, mon garçon !.

Matitai s'était approché, et se trouvait derrière Uros.

Qu'Allah te bénisse, est-ce toi Uros, le fils du défunt Kamaluddin ?.

Uros acquiesça.

Je suis Matitai, ajouta-t-il, guide de caravane au Tibet, et l'hôte de ton maître.

Ton intervention rapide et courageuse a sauvé la vie de mon ami !.

Uros rit, libéré.

Et lui me l'a sauvée aussi, dit-il.

Jamais je n'oublierai qu'il m'a gardé chez lui après la mort de mes parents, expliqua-t-il.

Uros fixa l'hôte de son maître de son regard franc et clair, et continua son histoire.

Il m'a même proposé de vivre sous son toit, car il se retrouve seul après le départ de ses fils pour Kaboul.

Mais je préfère rester auprès des chevaux dans les écuries, et je ne voudrais pas profiter de ses faveurs uniquement parce qu'il estimait mon père.

Cette attitude t'honore, mon garçon, fit Matitai gravement.
Uros flatta de nouveau le cou mince de Rostam.
Seigneur, demanda-t-il doucement, serait-ce trop irrespectueux de vous prier de m'autoriser à faire un tour sur le dos de Rostam ? (Il rougit et se corrigea aussitôt).
Au moins, d'essayer ?.
Le guide craignait que son ami Nezambay ne veuille annuler l'affaire après l'échec que l'étalon lui avait fait subir.
Il se dit que si ce garçon réussissait à monter Rostam, Nezambay ne voudrait pas rester à la traîne d'un Valet d'écurie, au risque de passer pour un lâche.
Cette demande arrangeait donc plutôt Matitai.
Le garçon réussirait sûrement.
Déjà, il semblait avoir acquis la confiance de l'étalon, alors qu'ils venaient juste de faire connaissance.
Mais sois prudent, et reste à l'intérieur de la cour, conseilla-t-il au garçon.
Uros, tout rayonnant, acquiesça et s'élança sur le dos de Rostam.
De nouveau, l'étalon se mit à hennir : mais cette fois, c'était de joie.
Sans la moindre difficulté, Uros accomplit plusieurs tours.
Les gardiens du troupeau et les Valets d'écurie, l'écuyer et Matitai lui-même, applaudirent.
Un étalon formidable, il faut seulement savoir le prendre, cria Kamberbay.
Mais quand Uros aperçut son maître sur la terrasse, il se sentit tout de même un peu triste.
« Si seulement il avait réussi lui aussi ! » pensa-t-il.
Et il était conscient de lui avoir volé son triomphe.
La ruse de Matitai réussit.
Nezambay acheta l'étalon, après avoir baissé le prix de quelques milliers d'Afghanis.
Dans l'écurie, le guide fit ses adieux à Rostam.
En caressant de la main la claire crinière, il dit à Nezambay.
Allah seul sait quand nous nous reverrons, mon ami.
Je n'ai pas réussi à prendre part au Buskaschi, mais je voudrais pouvoir encore y assister comme spectateur !.
Le concours le plus excitant que j'aie vu, c'était il y a quelques années à Baghlan, pour notre fête nationale.
C'est une bonne idée, dit Nezambay.

Depuis l'automne, je caresse l'idée de présenter une équipe à Baghlan, et non plus à Kunduz comme tous les ans, l'ai entendu dire que les cavaliers de Maimana et d'Andkhoi viendront aussi.

Ils ont annoncé la plus grande compétition jamais vue.

Mais c'est toujours ce qu'ils disent, ajouta-t-il en riant.

Qu'importe, le cœur de notre pays tout entier bat pour le Buskaschi.

Qu'Allah nous réunisse encore à Baghlan !.

Ils se donnèrent Paccolade et se quittèrent.

Puis la caravane reprit sa route.

Le soir de cette journée fertile en événements, Uros appuya sa tête contre le cou de Rostam et murmura tout bas, pour que les autres Valets d'écurie ne l'entendent pas.

Toi et moi, nous allons être des amis, Rostam, tu veux bien ?.

L'étalon hennit doucement, et ce fut aux oreilles du garçon comme une réponse pleine de promesses.

Empli de bonheur, il regagna sa pauvre chambre.

Son maître, lui, se retourna longtemps sur son lit luxueux sans trouver le sommeil.

Comment avait-il pu se faire désarçonner, lui, le cavalier fort et expérimenté ?, est-ce que l'étalon ne voulait pas de lui ?, ou bien la révolte de Rostam était-elle due à son environnement nouveau ?.

Et il était moins en colère contre l'étalon que contre ce galopin, Kamaludclin, son père, aurait réagi de la même façon qu'Uros, tout à l'heure.

S'il était encore vivant, il pourrait être fier de son fils !.

Et Nezambay ne trouva le sommeil qu'avec l'aube.

(2) Uros et le Mollah

Uros s'adonnait tout entier à son travail de Valet d'écurie.
Les bêtes réclamaient des soins journaliers, et il n'avait pas le temps d'aller à la mosquée.
Et il n'en ressentait pas non plus le besoin.
Sa religion à lui, c'était l'amour des chevaux.
Son lieu de prière, c'était son lieu de travail, l'étroit réduit où se trouvaient les instruments de soins pour les animaux.
Comme Uros ne trouvait plus le chemin de la mosquée, un jour la mosquée vint à lui, en la personne du Hafezji, très agité.
C'était un matin de canicule, au cœur de l'été.
Le saint homme était en sueur et suffoquait.
Qu'importe, il avait une mission à remplir : depuis la mort de son père, ce vaurien n'était pas venu une seule fois à son cours !.
Sur son chemin le Mollah passa près de la terrasse de Nezambay.
Le seigneur de Qalabeg se trouvait là, dans un coin ombragé, et observait le va-et-vient dans la cour.
Qu'est-ce qui vous amène à Qalabeg, Mollah Sahib (mon frère) ?, demanda-t-il au Hafezji.
Montez donc prendre un rafraîchissement et racontez-moi.
Le Mollah était plus que ravi de cette invitation.
Il fallait qu'il passe sa colère.
Après quelques gorgées réconfortantes de thé vert, il explosa.
Je viens me plaindre de votre Valet Uros, vous savez peut-être que j'avais promis à son père Kamaluddin d'avoir l'œil sur lui et de m'occuper de son instruction.
Au début, il n'y a rien eu à dire.
Le garçon a la tête bien faite, et raisonne intelligemment.
On pourrait vraiment faire s'épanouir ses dons, si seulement il apprenait régulièrement.
Mais il ne le fait pas
Et qui plus est, il monte la tête aux autres garçons !.
Je comprends votre mécontentement, saint homme, mais je connais ce garçon mieux que vous, répliqua Nezambay.
Il n'est peut-être pas l'élève le plus attentif, mais pour ce qui concerne les soins et l'entretien des chevaux, il marche sur les traces de son père.
C'est mon meilleur Valet d'écurie.

C'est une position sociale très humble, mais il vaut mieux qu'Uros travaille dur au début, pour ne pas faire de bêtises comme son père à l'époque : Kamaluddin a perdu au jeu tout ce qu'il possédait, et puis Uros montera certainement, car il est ambitieux, et déjà tout son amour va aux chevaux.

C'est exactement ce que je lui reproche, interrompit le Hafezji.

Pendant des heures, il ne parle que des chevaux et empêche les autres de participer aux cours.

Là, vous êtes trop partial, saint homme, répliqua Nezambay.

Uros n'est pas méchant, il a bon cœur et aide volontiers les autres.

Il s'éclaircit la voix et observa un temps d'arrêt.

Peut-être avez-vous entendu parler de cet étalon sauvage que la caravane nous a amené.

J'ai pu admirer la façon dont Uros s'est précipité après ma chute pour calmer l'animal en furie.

Et puis son habileté à monter cet étalon endiablé.

Mais j'étais aussi très affecté par ma défaite.

Uros s'est taillé un beau succès, et a forcé l'admiration et la jalousie.

Moi, je n'ai attiré que rires et moquerie ! « Notre Tschapandoz devient vieux », les ai-je entendus dire.

Et cela a encore augmenté ma rage, trop vieux !.

Il haussa les épaules avec dédain et se leva.

Je dois me consacrer à mes affaires.

Si vous permettez, je souhaiterais me retirer.

Je suppose que vous voudriez le secouer un peu, cet Uros, pour lui remettre les idées en place.

Très bien ! Vous le trouverez sans doute dans les écuries.

Quand le Hafezji entra, il vit le garçon devant un étalon à la robe châtain : ses mains caressaient la crinière claire.

Il murmurait des mots calmes et ses yeux étaient remplis de dévotion pour le cheval.

Il était tellement plongé dans son univers qu'il ne s'aperçut pas du tout de la présence du saint homme.

Quand celui-ci s'annonça en toussotant, l'étalon se mit à s'agiter et dressa les oreilles.

Eh ! fils de Kamaluddin, descends de la lune, lui dit le Mollah.

Uros tressaillit et scruta, d'un air effrayé, les yeux pleins de reproche de son pédagogue.

Qu'as-tu donc à faire ici de plus important que de glorifier la bonté d'Allah, dis-moi ?.

Tu n'as rien à répondre à cela, ton père aurait honte de toi !.

Je te conseille d'aller régulièrement au cours, à la mosquée, sinon, (Il avala sa salive).

Sinon, je te ferai fouetter jusqu'à ce que le diable quitte ton âme, Uros, d'habitude si loquace, baissa la tête et se tut.

Qu'aurait-il pu répondre ?, il ne voulait pas offenser le saint homme, sinon, il lui aurait expliqué que son travail dans l'écurie n'avait absolument rien à voir avec le diable.

Je veux savoir ce que tu as à faire de si urgent, par cette chaleur et dans l'air étouffant, qui te fasse oublier la prière et le cours !.

Je l'aperçois bien rarement à la mosquée, Eh ! réponds-moi, Rostam se cabra et hennit comme s'il voulait défendre Uros.

Le Mollah posa sa canne, enleva son turban et souleva son Tschapandoz ses yeux brillaient durement.

Il s'avança lentement vers Uros, et avant que le garçon ait pu se protéger la tête de son bras, il avait reçu une bonne gifle.

Espèce de vaurien ! voyou désœuvré !, tu oses rester obstinément planté devant moi sans dire un mot, et sans me montrer le moindre respect ?.

Réponds donc, quand je te pose une question !.

Il leva sa canne pour menacer Uros qui avait reculé, mais à cet instant, Rostam bondit sur le Mollah furieux et lui décocha un tel coup de sabot dans la poitrine que le saint homme tomba et resta prostré à terre.

Rostam était prêt à attaquer de nouveau, mais Uros s'agrippa de toutes ses forces à sa crinière.

Reste où tu es, Rostam ! ordonna-t-il.

Le cheval obéit aussitôt.

Ses narines frémissaient comme s'il sentait qu'il avait commis une faute.

Le Hafezji était allongé dans le foin, sans connaissance.

Son turban avait roulé à terre.

Adroitement, Uros vint à lui, prit le couvre-chef du saint homme, et voulut l'aider à se lever.

Mais il n'était pas assez fort.

Le Mollah était gros et rebondi comme le plus grand sac de farine des garde manger de Qalabeg.

Tu as fait une sacrée bêtise, mon ami, dit Uros au cheval.

Tu vas voir, maintenant, le Tschapandoz va nous punir tous les deux.

Rostam hennit doucement.

Uros lui tapota gentiment le cou, et sentit combien l'animal tremblait.
 Je sais bien que tu voulais seulement me protéger, mon ami, et que ce n'était pas par méchanceté !.
 Reste calme !.
 Uros se tourna de nouveau vers le Mollah.
 Celui-ci gisait encore sans connaissance.
 Jamais Uros ne réussirait à le remettre sur ses jambes.
 Alors il se précipita au-dehors et appela au secours.
 Trois solides Valets accoururent aussitôt des baraques voisines.
 Venez, venez vite ! criait-il.
 Notre Hafezji est gravement blessé !.
 Il faut le porter dans la maison pour le soigner !.
 En un éclair, tous les hommes étaient arrivés.
 Oh ! saint prophète, Que se passe-t-il ?.
 Mais c'est notre Mollah, qu'est-ce qu'il venait faire dans l'écurie ?.
 Pourquoi l'étalon s'est-il mis à ruer ?.
 Je vous le dirai après, dit Uros calmement.
 D'abord, aidez-moi à le soulever, il est très lourd.
 Le Valet le plus âgé regarda Uros d'un air inquisiteur.
 Mais celui-ci ne pouvait pas rester debout.
 Ils le portèrent avec précaution sur la
 terrasse du Tschapandoz.
 La cour grouillait de monde.
 Des Valets et des gardiens de troupeau se précipitaient.
 Quand ils virent le Mollah blessé, ils portèrent leur main à la bouche,
 tellement ils étaient effrayés.
 Puis ils s'égaillèrent pour répandre la nouvelle de l'accident.
 Les Valets appelèrent leur maître sur la terrasse, mais Nezambay n'était pas là.
 Ils allongèrent le Mollah avec précaution sur une natte de paille.
 Le saint homme avait repris ses esprits, et gémissait.
 A boire, se lamentait-il.
 Il regarda à droite, et à gauche, puis il dit, soulagé : loué soit Allah ! vous m'avez sorti de cette écurie maudite, par la barbe du Prophète, jamais je n'ai eu aussi mal ! cet Uros ne me cause qu'ennuis et contrariétés !.
 Un vieux domestique de Nezambay apparut avec un éventail en roseau pour défendre le saint homme contre les mouches.
 Uros n'avait pas suivi les autres.

Il restait planté à l'entrée de l'écurie, abandonné, et se sentait un peu perdu.

Etait-il responsable de cet accident ?, ou bien Rostam ?, mais on ne pouvait parler de responsabilité pour un animal.

Ou n'était-ce pas la faute du Hafezji lui-même ?, ses oreilles bourdonnaient et tout d'un coup, il eut un affreux mal de tête.

Ce ne serait pas le Hafezji qui le punirait, mais Nezambay, son maître. Et cela risquait d'être très dur !.

Il fut pris d'une peur inconnue.

Jamais il n'avait craint les animaux, mais les hommes, dont il n'avait jamais reçu grand-chose de bon, l'effrayaient.

Avec la mort de sa mère, l'amour, la consolation, la chaleur et le confort douillet avaient disparu de sa vie.

Et lorsque son père était mort, il avait perdu son seul soutien, sa seule protection, sa seule sécurité.

« Qui parlerait en sa faveur ?, qui prendrait un peu sa défense ?, pensait-il, Nadir, peut-être ?, mais sa parole ne comptait pas beaucoup, c'était un Valet d'écurie, aussi misérable qu'Uros lui-même, et le Tschapandoz ?, l'écouterait-il calmement ? ».

Uros soupira, rentra dans l'écurie d'un pas fatigué et traînant, et vint se blottir contre les pattes de l'étalon.

Le Tschapandoz nous en veut à tous les deux, Rostam.

Toi parce que tu l'as fait tomber, et moi parce que j'ai gagné ton amitié.

Nous n'avons sans doute pas grand-chose de bon à attendre de sa part, dit-il à mi-voix et il se sentit terriblement seul et misérable.

(3) Uros face à son maître

Nezambay avait été alerté par les cris et la cohue dans la cour.
Il voulait se rendre à la mosquée.
Il avait très chaud.
Il s'essuya le front avec un grand mouchoir de soie et mit ses mains derrière les oreilles pour mieux entendre.
Que se passait-il dehors ?, il fallait aller voir.
Il savait que ses Valets étaient plutôt irascibles.
Étaient-ils donc tous devenus fous, aujourd'hui ?.
Pourquoi n'étaient-ils pas encore à la mosquée ?.
Et puis il vit qu'il n'y avait que quelques hommes, qui pourtant discutaient à haute voix.
Mais de quoi ?, il entendit le mot « Mollah ».
Qu'y avait-il avec le saint homme ?.
Pendant ce temps, Uros était resté figé devant le portail de l'écurie et observait son maître approcher du groupe.
On lui annonça l'accident à grand renfort de cris et de gestes.
Tous se tournèrent vers Uros et il entendit son nom.
Le Tschapandoz allait venir, et avec lui la punition !.
Dans sa peur et son désespoir, il n'osait pas bouger.
« Je n'ai rien fait de mal, pensait-il dans sa peine, mais tout le monde va m'en vouloir.
Ils ne cherchent même pas à savoir si c'était vraiment de ma faute, ils se sont encore trouvé un coupable, et moi je n'ai personne pour me défendre, si mon père vivait encore, Nezambay commencerait par l'écouter lui mais qui écouterait un pauvre garçon comme moi ? ».
Il releva la tête et se redressa d'un air décidé.
Un jour, je montrerai à tous ces gens que je suis un homme, moi aussi, murmura-t-il.
Il sursauta en voyant son maître devant lui, impressionnant, et le fixa, ses grands yeux envahis par la peur.
« Comme un aigle qui se précipite sur sa proie », pensa le garçon.
Qu'est-ce que tu as encore fabriqué, vaurien sans père, tonna le maître.
Qui t'a donné la permission de traîner dans l'écurie par une chaleur pareille, et de déranger les chevaux ?.
Les animaux ont eu leur fourrage depuis un moment, et ils doivent se reposer.
Est-ce que tu comprendras cela un jour ?.
« Si je ne me secoue pas maintenant pour me défendre, il me battra peut-être », pensa Uros.

Et malgré sa timidité, il rassembla tout son courage, regarda fixement son maître et dit.

O mon maître, ce n'est pas de ma faute si le saint homme a eu cet accident.

Vous savez que je suis tout seul et que je n'ai d'affection que pour les animaux.

Toute ma vie, toute mon âme leur appartient.

Ne parle pas pour ne rien dire, interrompit le Tschapandoz de méchante humeur.

Uros avala sa salive et reprit.

L'étalon était énervé.

Je voulais m'en occuper.

J'étais en train de lui parler doucement pour le calmer, quand notre Hafezji est apparu, en colère, et m'a demandé ce que j'avais à faire de si important pour ne pas aller à la mosquée.

Comme je n'ai pas répondu parce qu'il voyait bien ce que je faisais, il m'a battu.

Rostam a voulu me défendre, et, avec ses pattes de devant, il a décoché un tel coup au Mollah que celui-ci a été renversé dans le foin.

Je n'ai pas pu l'empêcher, croyez-moi.

O juste Tschapandoz, ne soyez pas sévère avec moi, c'est tout ce qui s'est passé, ô mon maître !.

Il aspira fortement, et prit un air soumis.

Bien ! et moi, je dois croire cette fable, hein, fils de Kamaluddin ?, tempêta Nezambay.

Je crois plutôt que c'est toi qui as excité l'étalon contre le Hafezji, misérable petite vermine !.

Mais avant de te punir, je voudrais régler mes comptes avec ce maudit animal !.

Le regard suppliant d'Uros scrutait le visage sévère de son maître.

Oh, non ! non ! par pitié, épargnez Rostam.

J'admets tous mes torts.

Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez, mais laissez Rostam en paix !.

Uros luttait contre les larmes.

Alors, tu défends encore cette bête féroce ?, cria-t-il hors de lui.

Ce n'est peut-être pas une honte, pour un homme comme pour un animal, de s'attaquer à un serviteur d'Allah ?.

Nezambay se trouvait au milieu de l'écurie et regardait avec fureur ses chevaux allongés tranquillement dans le foin, ou debout, fatigués par la chaleur de midi.

Le fouet s'agitait déjà dans sa main.

Mais Uros, qui arrivait à peine à la poitrine large et velue de son maître, s'empara du fouet, de toute la force de ses petits poings, le maintint fermement et s'écria.

Oh non ! par le Prophète, ne faites rien à ce noble animal, battez-moi plutôt, ô mon maître !.

Comment sauver son protégé de la fureur du Tschapandoz ?.

Mais Nezambay, que personne n'avait jamais osé offenser, se dégagea des mains d'Uros, leva un bras et fit s'abattre le fouet sur le dos chétif du garçon.

Tout à coup, Rostam hennit.

Ses narines se gonflèrent, et ses grands yeux bruns amblèrent.

Il leva la tête au-devant de Nezambay, comme s'il voulait le menacer : « Ne t'avise pas de toucher à mon ami ! ».

Il haletait.

Son cœur battait à tout rompre.

D'un seul mouvement brusque, il se libéra de sa chaîne.

Ses narines saignaient.

Ses sabots battirent furieusement le sol, il soufflait d'énervement et secouait son éclatante crinière.

Uros connaissait bien ces signes d'alarme.

Personne ne connaissait l'étalon mieux que lui.

Rostam allait frapper tout de suite.

Quand Nezambay voulut s'approcher de l'animal fou de rage, le garçon cria.

O maître, n'approchez pas de Rostam ! Restez en arrière, par le Tout-Puissant, fuyez l'écurie !.

Nezambay prit un air méprisant.

L'étalon se cabra.

D'un seul bond, il fut à côté d'Uros.

Comme pour l'aider, il posa sa tête sur les frêles épaules du garçon.

Mais ses sabots de devant martelaient encore le sol, et il menaçait le Tschapandoz, toutes dents dehors.

Uros caressa la crinière volumineuse et murmura.

Calme-toi, Rostam, il ne te fera rien !.

Mais ces mots paisibles excitèrent encore davantage Nezambay.

Il était fou furieux.

Alors, pour toi ce n'est pas un scandale, ce que cette bête sauvage a fait au saint homme, hein ?.

Mais Allah a été témoin du mauvais cas fait à son serviteur !.

Il fit claquer son fouet dans l'air.

Uros était trempé de sueur et se cachait les yeux dans ses mains.

Un deuxième coup de fouet cingla le dos de l'étalon, puis un autre, puis.

Rostam se cabra.

Il tremblait de partout et hennissait.

Les autres chevaux s'y mettaient aussi.

Le garçon ne pouvait plus avertir son maître.

L'étalon déchaîné se tourna, rapide comme l'éclair, bondit sur le colosse et le fit tomber par terre.

Les muscles puissants de Rostam tremblaient, l'écume blanchissait ses naseaux, et il haletait péniblement.

Il aurait sans doute piétiné Nezambay à terre si celui-ci ne s'était pas esquivé d'un bond.

L'étalon attrapa juste le magnifique Tschapan brodé d'or et le déchira à belles dents.

Nezambay se releva péniblement et fuit hors de l'écurie.

Il appela les Valets.

En se retournant, il vit avec effroi le lourd portail s'ouvrir, et Rostam le poursuivre en hennissant.

Par Allah, sauvez-moi ! cria-t-il au beau milieu de la cour.

Comment aider leur maître ?, peut-être valait-il mieux se sauver soi-même et partir en courant !.

Les cris de peur, les appels au secours résonnaient dans la vaste cour.

Puis tout à coup, Rostam s'immobilisa en plein galop.

Les hommes ne bougeaient pas et regardaient le spectacle, médusés dans la lumière aveuglante.

Etait-ce là la voix d'Uros ?, Ba Choda ! le garçon était juste derrière l'étalon.

Uros avait-il réalisé un miracle ?.

A présent, ils l'entendaient distinctement.

Holà ! Rostam, pas un pas de plus, arrête-toi là !.

Rostam avait obéi tout de suite.

Il s'immobilisa, comme cloué au sol, ses quatre sabots bien plantés dans le sable.

« On dirait une statue », pensa Nezambay.

Et une fois de plus, il comprit combien ce cheval était fort et noble, avec sa tête fine, ses minces oreilles pointues, sa crinière claire et dense. On n'entendait plus aucun bruit. Bouche bée, les yeux écarquillés, les hommes suivaient ce spectacle dont le héros ne pouvait qu'être Uros. Quel courage ! et leur admiration ouverte était mêlée de jalousie. Comment le garçon avait-il pu réussir ? Uros ne se sentait pas du tout un héros : il avait simplement voulu empêcher Rostam de faire d'autres bêtises. Tout à l'heure, dans l'écurie, il n'avait pas pu arrêter l'étalon. Maintenant, il devait ramener l'animal. Aussi calmement que possible, il s'approcha de son ami et lui dit dans l'oreille. Calme, Rostam, du calme ! C'est fini. Reviens à l'écurie !. Il caressa le cou mince du cheval. Maintenant, il sentait un ultime tremblement parcourir le corps trempé de sueur de Rostam. A ce moment, une voix d'homme tonna dans le silence. Emparez-vous de cette bête du diable, ordonna Nezambay, fouettez-le ! Si vous voulez, je vous permets de le maltraiter à mort. Uros sentit un froid glacial lui parcourir le dos. « S'ils mettent la main sur Rostam, ils vont le battre à mort », pensa-t-il. Il ne voyait plus qu'une seule solution. Il approcha sa bouche de l'oreille dressée de l'étalon et lui souffla. Cours, cours aussi vite que possible !. Je te retrouverai s'ils me laissent la vie sauve. Rostam regarda son ami et sa tête caressa l'épaule du garçon, comme s'il devait lui dire adieu pour toujours. Un instant, il resta immobile. Sa robe était trempée, ses narines se gonflaient. Il avait compris. Tout à coup, il se cabra, hennit de toutes ses forces et partit au grand galop en fendant la foule qui fuyait de tous côtés, terrorisée. Rostam disparut. Les hommes, stupéfaits, le suivirent du regard. Bientôt, il ne fut plus qu'un point se fondant avec l'horizon. Tous croyaient avoir vu disparaître le démon.

(4) Le premier ami de sa vie

Nezambay avait souvent perdu des chevaux, morts de maladie ou de vieillesse, ou encore volés ou perdus au jeu.

Mais il n'avait encore jamais perdu un cheval de cette façon.

« Quel lien étroit entre l'homme et l'animal ! » pensa-t-il.

Et il se grattait la barbe, songeur.

En continuant à suivre du regard ce point qui s'évanouissait dans le lointain, il pensait à ce pauvre garçon orphelin, qui lui avait été si supérieur aujourd'hui.

Il faudra le prendre au sérieux, ce petit Valet d'écurie insignifiant, qui n'avait pas de chez lui, et qui préférait le débarras de l'écurie à un lit bien douillet dans la maison de son maître.

A ce moment-là, il ne savait pas encore comment agir avec ce

« Batscha », ce « petit » comme les autres l'appelaient.

Mais il sentait que le fils de Kamaluddin lui lançait un défi !.

Il pensa à la promesse qu'il avait faite à son père, il y a longtemps.

Quand commencerait-il à la tenir ?.

Il devait s'avouer qu'il avait consacré trop peu de temps à Uros.

Finalement, le logement du garçon était une atteinte à sa dignité !.

Ce n'était donc pas un miracle qu'il y ait en lui ce mélange d'humilité, d'entêtement et de fierté.

Sans vouloir l'admettre, il admirait Uros, qui se tenait à quelques pas de lui, complètement perdu, le regard ardent.

Enfin, l'immobilité cessa.

Les hommes reprenaient leurs esprits.

Ba Choda ! quel petit morveux, ce Batscha !.

Jamais je n'aurais eu ce courage !.

C'est de la magie !.

Un Valet plus âgé déclara, sans jalousie.

Il vaut mieux que nous tous !.

Je veux dire, en ce qui concerne les chevaux !.

Domage qu'il ne soit pas le fils de Nezambay.

Comme ça, le vieux n'aurait pas à se tracasser pour sa succession.

Heureusement, Nezambay n'avait rien entendu.

Il s'était retiré chez lui.

Tous ici savaient que les fils du Tschapandoz ne s'intéressaient pas du tout à l'élevage des chevaux.

Ils étaient partis pour la capitale, loin de l'autorité paternelle.

Et la question de savoir qui, un jour, succéderait à Nezambay après sa mort, avait souvent agité les esprits.

Tout à coup, le Tschapandoz apparut de nouveau.
Dans sa main droite, il tenait un fouet court, symbole de son pouvoir sur les hommes et les animaux.
Pourquoi êtes-vous encore là à ne rien faire ?, cria-t-il hors de lui.
Sellez tout de suite les chevaux les plus rapides !.
Nous allons poursuivre cet étalon du diable, il ne nous échappera pas, il ne manquerait plus que ce vaurien d'Uros et cet étalon nous narguent !.
« Je ne dois pas perdre la face devant mes hommes », pensait-il, furieux.
Cette malheureuse journée lui avait déjà apporté assez d'échecs !.
Uros était planté, indécis, devant le portail cassé de l'écurie.
Personne ne faisait attention à lui.
Il regarda les hommes seller à la hâte les meilleurs chevaux.
Ils s'armaient de lassos, de lanières et de bâtons.
Nezambay montait Ullugh, son fringant cheval noir.
Il donna le signal du départ.
Les cavaliers disparurent.
Uros était triste.
Il ne comprenait pas la fureur de son maître, qu'il ne trouvait pas justifiée.
Jusqu'à présent, le grand Nezambay avait été son idole, qu'il voulait suivre et imiter.
Uros gémissait.
Ses joues étaient pâles, et les larmes lui montaient aux yeux.
A ce moment, il pensa à son père, Kamaluddin, qui toute sa vie avait été au service de Nezambay, Désormais, Uros le remplaçait.
Mais que pouvait encore représenter pour lui son seigneur et maître, après s'être comporté de façon si inhumaine et si injuste ?.
Comment pouvait-il traiter de cette manière cet étalon précieux et racé, lui qui se faisait appeler « le héros des steppes » et qui si souvent avait remporté le Bskaschi ?.
Un animal innocent devait-il payer parce que lui avait perdu la face aujourd'hui ?.
Soudain, Uros sentit une main sur son épaule.
Il se retourna et se trouva face au visage d'un garçon de son âge.
Le garçon lui souriait gentiment, et lui dit doucement.
Je suis Valet d'écurie, comme toi, le Tschapandoz m'a embauché il y a trois jours : maintenant, je travaille dans l'écurie en face de toi.
Je m'appelle Qadir.
Tout à l'heure, j'ai admiré ton courage et ta décision.
Tu me plais.
Soyons amis.

Uros hocha mécaniquement la tête.
Avait-il gagné un ami ?, jusqu'ici, il avait seulement ressenti de l'amitié pour des animaux, jamais pour un être humain.
Devrait-il l'accepter ?.
Il souriait timidement, ce garçon qui voulait être son ami, et qui peut-être n'allait pas mieux que lui.
Viens, allons nous rafraîchir dans un des baraquements, proposa Qadir.
Et il entraîna Uros dans une cabane en bois à côté des écuries.
Ils burent de l'eau fraîche dans des pots couverts de poussière.
Puis ils se mirent à bavarder.
Crois-moi, mon ami, commença Qadir, ils ne vont pas le trouver si vite que ça, ton Rostam !, c'est un étalon formidable, et il t'a très bien compris !.
A mon avis, il a couru vers l'Amou-Daria.
Là-bas, il réussira bien à se cacher sur les rives, car il y a une forêt de roseaux très élevés.
Dans la soirée, nous pourrions y aller tous les deux, pour chercher Rostam.
Qu'en penses-tu ?.
Oh, Qadir ! tu me donnes du courage, répondit Uros reconnaissant.
Rien au monde ne m'empêchera de retrouver Rostam pour le protéger de cette brute.
Il regarda droit devant lui et réfléchit.
Oui, Qadir, cette rivière de steppe pourrait bien le sauver.
Nous avons de la chance.
Je connais les marais comme ma poche.
J'y suis allé souvent, avec mon père.
Il m'a raconté beaucoup d'histoires du temps de l'émir de Bouchara qui régnait sur ces contrées.
Il paraît qu'il possédait les chevaux les plus beaux et les plus racés d'Orient.
Et il s'occupait aussi très bien de ses sujets.
Chacun avait droit à une part de terrain pour élever ses troupeaux de moutons karakul et ses chèvres.
Uros ferma les yeux, comme pour faire une place à ce paradis dans ses pensées.
Mais aujourd'hui, les deux côtés de la rivière sont gardés par les sepaïs continua-t-il.
Ces rêves n'avaient aucun sens.

A l'intérieur du baraquement, il faisait très chaud.
On y respirait mal.
Au-dehors, la foule s'était dispersée.
La plupart des gens étaient à la mosquée.
Le silence était presque inquiétant.
Connais-tu le langage des chevaux ?, demanda Uros tout à coup à son ami.
Celui-ci le regarda d'un air étonné.
Est-ce que les chevaux parlent ?, demanda-t-il en faisant des grimaces.
Mais oui ! évidemment ! expliqua le Batscha patiemment.
Mais tout le monde ne les comprend pas.
Pendant des années, j'ai vécu avec des chevaux.
Ils sont meilleurs et plus fidèles que la plupart des hommes.
Tu peux tout faire pour un homme, il t'oubliera quand même un jour.
Un cheval te gardera toujours fidèlement son amitié.
Rostam a agi pour moi.
Maintenant, il est libre.
En ce moment, il souffre peut-être de la soif et de la chaleur dans les marais.
Mais je suis sûr qu'il ne m'oubliera jamais.
Tu parles comme si tu étais toi-même un cheval, dit Qadir.
Uros rit.
Son premier rire de la journée.
Non, je ne suis quand même pas un cheval, répondit-il.
Mais pour moi, un cheval est plus qu'un animal d'équitation ou qu'une bête de somme.
Notre maître Nezambay apprécie les chevaux, parce qu'ils lui rapportent de l'argent, mais son cœur ne bat pas pour eux.
Les chevaux sont tout pour moi.
Il fit une pause.
Soudain, ses yeux se mirent à briller.
Crois-tu qu'un jour je pourrais avoir mon propre cheval ?, demanda-t-il plein d'espoir.
Je crois que oui.
Pourquoi pas ?, lui dit Qadir.
Mais maintenant, nous allons nous reposer un peu.
L'après-midi sera bien assez fatigant.
Est-ce que tu dois quand même étriller les chevaux et sortir le fumier des écuries ?.

Oui, comme toujours !.

Je préférerais tout abandonner pour chercher Rostam, mais le Tschapandoz me jetterait dehors, j'irai le chercher, tu peux y compter, même en pleine nuit.

Elle au moins m'appartient.

Ils allaient manquer le repas, mais ils n'avaient pas vraiment faim.

L'apparition du Tschapandoz dans l'écurie avait complètement bouleversé le déroulement de la journée.

Uros était allongé sur son étroit lit de camp.

Son dos maltraité le brûlait, à cause du coup de fouet du Tschapandoz.

Seulement aujourd'hui, il y avait eu aussi des miracles.

Rostam avait pu s'enfuir, et puis, et puis.

Uros sourit en regardant le plafond poussiéreux de sa chambre minuscule.

La petite lampe-tempête qui y était suspendue semblait se balancer, tellement il était fatigué et courbatu.

Il reprit ses réflexions.

Et puis, aujourd'hui, il s'était fait un ami.

Le premier ami de sa vie.

Et il y avait encore autre chose qui ne le rendait pas peu fier : n'avait-il pas vu dans les yeux des hommes et même dans ceux du Tschapandoz quelque chose comme de l'admiration, pour avoir obligé Rostam à s'arrêter, avec ses seuls mots ?.

Il ferma les yeux, et bien qu'il fût grand jour, le sommeil recouvrit ses soucis et ses joies.

(5) Poursuite dans le marais

Les hommes n'avaient qu'une seule idée : foncer foncer comme si le diable était à leurs trousses.

Et rattraper Rostam coûte que coûte, pour le ramener en triomphe. Après deux heures d'efforts, ils arrivèrent à la vaste plaine, sinistre, brûlée par le soleil.

Pendant des heures, ils y cherchèrent obstinément les empreintes des sabots de l'étalon en fuite.

Et finalement, l'après-midi était déjà avancé, ils trouvèrent les traces de Rostam qui menaient aux marais sur la rive de l'Amou-Daria, comme Qadir l'avait prédit.

Nezambay se gratta la tête et se mit à jurer.

Cette fichue bestiole s'était justement cachée dans les marais, où on ne voyait rien, à cause des roseaux de la taille d'un homme, et des taillis épais.

Attention à ne pas nous perdre de vue dans cette jungle, grogna Birdibay, le second écuyer.

Rien à faire : ils devaient pénétrer dans ce labyrinthe de roseaux.

Mais il n'y avait plus de traces du tout.

Ils juraient beaucoup, et en même temps, ils imploraient Allah de leur accorder le succès de leur entreprise.

Ils s'arrêtèrent un moment, sans savoir que faire.

Le ciel alors assombrit subitement, et un nuage bourdonnant passa au-dessus de leurs têtes : c'étaient des oiseaux minuscules qui filaient par milliers vers l'horizon lointain.

Ils devaient réagir avant que la nuit ne les oblige à rebrousser chemin.

Nezambay se secoua le premier.

Il rudoya son second écuyer d'une grande tape sur l'épaule.

Birdibay, tu connais chaque arpent de ce maudit marais !.

Je t'envoie en éclaireur avec deux Valets.

Avancez le plus près possible de la rivière !.

Fouillez soigneusement chaque bosquet !.

Bientôt, on ne vit plus les trois hommes.

De temps à autre, on les entendait appeler très fort, quand ils ne se voyaient plus dans les hauts roseaux.

Cette quête semblait ne pas avoir de sens.

Où cet animal peut-il se cacher ?.

On n'entend pas le moindre hennissement, souffla Birdibay contrarié à son voisin.

Maître, répondit celui-ci, mon instinct me dit que nous sommes sur la bonne piste !.

Oui, par le Prophète, j'ai la même impression ! cria l'autre Valet.

Nous allons suivre à la trace ce maudit étalon jusqu'à ce qu'il tombe d'inanition.

Si je l'attrape, je le fouetterai et je l'enfermerai pendant une semaine sans nourriture, grommela Birdibay.

Oui, maître, nous allons coincer cette bestiole pour lui couper la route, cria le premier Valet d'écurie.

Ils avaient erré à peu près une heure dans les roseaux et s'étaient frayé un chemin à travers les amas d'arbustes, lorsque Birdibay perçut tout à coup une faible respiration et un hennissement las.

Rostam était immobile au bord d'un petit étang marécageux et contemplait son image dans l'eau brune.

En entendant des voix, il dressa l'oreille et rejeta la tête sur sa nuque.

Son corps tout entier n'était que tension et attente.

Birdibay retenait sa respiration.

D'une voix à peine audible, il appela les deux Valets.

Nous l'avons trouvé ! j'ai entendu un hennissement !.

Il doit être tout proche.

Il faut le cerner prudemment et l'encercler.

Attention ! préparez vos lassos ! On y va !.

Les Valets à leur tour percevaient maintenant le souffle faible.

Birdibay sentit son cheval blanc le pousser, en s'ébrouant, dans une direction précise.

Il caressa le cou de l'animal pour le calmer.

Surtout, ne pas tout gâcher par une imprudence !.

Pas un bruit ! Pas un geste ! chuchota-t-il.

Nous ne devons surtout pas l'effaroucher, sinon il risque de pénétrer encore plus loin dans le marais et nous perdrons alors sa trace.

Le soleil était déjà très bas dans le ciel.

Pourtant, les cavaliers souffraient toujours de la soif.

Le terrain devenait de plus en plus bourbeux.

Descendez, et menez les chevaux à la bride, ordonna Birdibay.

Sans un mot, ils se glissèrent à travers le marécage même les chevaux étaient complètement silencieux.

Et puis, derrière un grand arbuste, ils découvrirent les oreilles dressées de l'étalon.

Birdibay fit un signe de la main à son voisin, et lui murmura.

Retourne tout de suite dire à Nezambay que nous avons déniché Rostam !.

Qu'il vienne le plus vite possible !.

Faruk, le Valet, fit aussitôt demi-tour.

Il pourrait prétendre que c'était lui qui avait trouvé l'étalon, et revendiquer la gloire de cette bonne nouvelle.

Sitôt hors du taillis, il sauta d'un bond sur sa selle et rejoignit au grand galop le groupe de Nezambay.

Seigneur ! Seigneur ! annonça-t-il (sa voix était rauque d'excitation), nous l'avons, Birdibay m'a envoyé ici pour vous porter tout de suite la nouvelle. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

La nuit tombe.

Alors un vaste sourire éclaira le visage fatigué du Tschapandoz, ridé de poussière et de soleil.

Il murmura.

C'est bien la meilleure nouvelle que j'aie entendue aujourd'hui !.

Il donna l'ordre de se remettre en selle.

En avant ! Nous allons capturer Rostam avant même le coucher du soleil !.

Je lui montrerai, à ce petit voyou naïf, qui est le vrai maître de cet étalon de malheur !.

Peu de temps après, ils rejoignaient Birdibay, qui était resté là, comme enraciné, fixant l'endroit où l'étalon épuisé se trouvait encore.

Birdibay respirait enfin.

Maître, nous l'avons ! murmura-t-il, heureux.

Mais Nezambay lui fit signe de se taire.

A son signal, ils approchèrent de l'arbuste, en se tenant à quelques pas de distance les uns des autres.

Le Tschapandoz ne pouvait plus attendre.

C'était lui le plus impatient.

En écartant prudemment les roseaux, il découvrit l'animal merveilleux.

Et son coeur de cavalier fut tout de suite saisi par la noblesse de Rostam.

Toute sa rage s'était évanouie.

Quel étalon jeune et puissant il possédait là !.

Sa silhouette resplendissait dans le ciel embrasé du soir.

Le cou mince, le corps musclé, la crinière claire, la longue queue et les longues oreilles effilées : un animal royal !.

Son propre cheval noir commençait à s'énervier et se mit à hennir en voyant l'étalon.

Mais Nezambay lui effleura les jambes de son fouet.
Trente pas seulement les séparaient.
L'étalon était inquiet.
Ses oreilles tremblaient.
Il guettait dans tous les sens, comme si, conscient du danger, il voulait dire : « Je sais que vous me poursuivez, mais vous ne m'attraperez pas ! ».
Nezambay ordonna à voix basse.
Attention ! Approchez-le des deux côtés.
Je prendrai sur la droite pour vous guider.
Ne le laissez pas s'enfuir !.
Sur la tête de mes fils, nous devons réussir !.
Quand Rostam entendit le craquement des sabots et la respiration des chevaux, il se tourna lentement et majestueusement, et aperçut son maître.
Dans la douce lumière du crépuscule, leurs regards se croisèrent, s'évaluant, s'observant, hostiles.
« Attends, espèce d'animal, disait le regard de l'homme, je t'apprendrai qui de nous deux est le plus fort, et tu verras ».
Et le regard de l'animal semblait dire : « Je me battrai jusqu'à la mort pour ma liberté ! ».
Pendant quelques instants, Nezambay resta immobile à observer l'attitude du cheval.
Les yeux de Rostam montraient sa fermeté.
La boue, la poussière et la chaleur ardente avaient desséché ses lèvres.
Elles tremblaient sans cesse.
Soudain, ses narines se gonflèrent.
Il se mit à hennir comme s'il voulait lancer un nouveau défi à ses persécuteurs.
Entre-temps, les autres s'étaient rapprochés de Rostam à grand-peine, à travers la boue et les roseaux.
Ils étaient de plus en plus près.
Rostam tremblait de tout son corps.
Tout à coup, sans qu'on pût s'y attendre, il se cabra de toute sa puissance, et avant même que les hommes aient compris ce qui se passait, il disparut dans un hennissement furieux en direction de la rivière, à travers l'épaisse forêt de roseaux.
Tout cela s'était passé si vite que les hommes en restèrent pantois.
Nezambay reprit le premier ses esprits.
Misérable créature ! Ah ! tu vas voir ! Allez, on le suit ! s'écria-t-il.

(6) Une journée de désespoir

Rostam s'était frayé un chemin vers l'est, à travers le labyrinthe de roseaux et d'arbustes, comme si cette région sauvage et marécageuse lui était familière.

Il avait laissé loin derrière lui les cris furieux des cavaliers et les sifflements des lassos.

Le sol, sous ses sabots chancelants, devenait de plus en plus mou.

Sa robe était trempée de sueur dans l'air étouffant, et soudain, il s'enfonça jusqu'aux genoux dans la boue.

L'eau était de plus en plus profonde, le sol se déroba sous ses sabots.

Il était obligé de nager.

Il dressa son long cou mince hors de l'eau et nagea à longues et puissantes avancées.

Le cercle rouge du soleil déclinant disparaissait peu à peu à l'horizon.

Soudain, l'animal épuisé dressa les oreilles.

Sur sa droite, deux cavaliers se rapprochaient.

Leurs chevaux nageaient eux aussi dans l'eau bourbeuse.

Rostam ne pouvait plus reculer, car tous les autres étaient derrière.

Les deux hommes voyaient arriver le moment de la victoire.

Allons-y, maintenant ! cria l'un d'eux.

Et leurs lassos sifflèrent dans l'air.

Les poursuivants se cramponnaient à la selle de leur cheval.

On les voyait à peine au-dessus de l'eau.

Mais ils étaient déjà dangereusement proches.

Alors, Rostam sentit de nouveau le sol sous ses sabots.

Il était encore mou et bourbeux, mais au bout de quelques pas, il devint plus ferme et plus praticable.

L'étalon hennit de soulagement.

Il s'était enfin dégagé des marécages.

Sa robe était trempée et maculée de boue.

Ses persécuteurs à leur tour auraient bientôt quitté le marais.

Rostam entendait leurs voix fortes derrière lui.

Il voulut reprendre sa fuite.

Mais un lasso s'abattit sur lui en sifflant.

La corde épaisse lui entama les chairs, rejetant son cou violemment en arrière.

Instinctivement, il se retourna, et réussit à attraper la corde avec ses dents.

Le cavalier Faruk tomba la tête la première.

Il ne put détacher son pied de l'étrier, et fut traîné par son cheval sur le sol caillouteux.

Dans un cri de douleur, il appela son camarade à l'aide.
Nadir accourut à la rescousse.
Il stoppa adroitement le cheval, libéra le pied du blessé, puis l'allongea par terre.
Il gémissait.
Son visage saignait abondamment.
En levant les yeux, Nadir aperçut Rostam qui semblait se fondre dans le crépuscule.
Le lasso était resté étroitement noué autour de son cou, et il le traînait derrière lui, mais une fois de plus, il avait réussi à s'échapper.
Il disparut, victorieux, dans la vaste plaine.
Pendant ce temps, Nezambay et ses cavaliers étaient arrivés sur le lieu de l'accident.
Le blessé étendu se plaignait en se tenant fermement la Ambe.
Elle était sûrement cassée.
Faruk était couvert de blessures.
Le Tschapandoz, qui voyait bien sa tête ensanglantée, l'invectiva sur un ton de reproche : Que se passe-t-il ici ?, Pourquoi es-tu par terre ?, dit-il d'une voix impitoyable.
Oh, Seigneur, ce maudit étalon m'a désarçonné, gémit le blessé.
Sur la tombe de ma mère, si je rattrape ce cheval, je lui arracherai la peau pour m'en faire des bottes !.
Et il ajouta faiblement, en regardant son maître : Seigneur, Allah était contre nous, et pour l'étalon.
On dirait qu'il ne veut pas qu'on le poursuive !.
Le Tschapandoz scrutait eu vain le crépuscule de ses yeux perçants.
La nuit tombait.
Cela n'a aucun sens, gronda-t-il, amer.
Nous devons cesser notre poursuite pour aujourd'hui.
A mon avis, il nous faut bien trois heures de chevauchée pour revenir à Qalabeg.
Rentrons ! Aujourd'hui, ce maudit étalon a gagné, mais nous savons au moins où il se cache ! (Il regarda le blessé).
Peux-tu te lever ?, demanda-t-il avec plus de douceur.
Le malheureux fit un signe de tête affirmatif.
Alors, le Tschapandoz descendit pour aider lui-même l'homme à se lever.
Tu iras avec Nadir ! dit-il.
Et, adressant à Nadir : Prends-le avec toi.
Nous le soulèverons.

Tu le mettras devant toi pour qu'il ait le dos appuyé.
Vous habitez ensemble : cette nuit, tu panseras ses plaies et tu le soigneras.
En attendant, il ne doit pas travailler ! Compris ?, Nadir fit un signe de tête.
C'était bien de nouveau leur vieux Tschapandoz, celui que tout le monde estimait, avant cette malheureuse histoire d'étalon.
Avant de donner le signal du départ, Nezambay cria encore d'une voix forte : Mais c'est juré, demain je poursuivrai ce maudit étalon, jusqu'au bout du monde.
Chacun de vous doit jeter toutes ses forces dans l'entreprise !.
Il remit son bonnet et cracha par terre.
Je n'ai pas encore croisé sur mon chemin un étalon aussi fou que ce Rostam.
Ba Choda ! Il attend peut-être un miracle, que son Batscha arrive pour le sortir du marais, Alors là, il peut attendre longtemps, Et ce vaurien, je vais lui donner tellement de travail à l'écurie, que le soir, il ne saura plus ce qui est devant et ce qui est derrière !.
Nezambay partit d'un rire sarcastique et fit claquer son fouet.
Rentrons ! J'en ai par-dessus la tête ! Les étoiles s'allumaient peu à peu.
Le chemin devenait sablonneux et fatigant.
Les cavaliers et leurs chevaux étaient trempés, harassés.
Les hommes revenaient, la tête basse, plongés dans leurs pensées, comme une équipe de Buskaschi habituée à la victoire, et qui vient de subir une défaite humiliante.
Quand ils arrivèrent, le clair de lune illuminait le fort de Qalabeg et les écuries.
On entendit l'abolement familial des chiens de bergers qui éloignaient les voleurs de chevaux et les loups.
Les chevaux hennirent dans les écuries.
Lorsque les Valets et les garçons virent les cavaliers s'approcher, ils accoururent pour les aider à descendre de leurs montures.
Enfin, les derniers travaux de cette rude journée !.
Tout de suite, on libéra les chevaux de leurs selles, on les frotta, on les recouvrit de chaudes couvertures.
Quand on les emmena aux écuries, pour leur donner le fourrage, ils soufflèrent de joie.
C'était quand même eux qui avaient le plus travaillé tout au long de cette journée !.

Aucun des garçons d'écurie n'avait osé demander des nouvelles de Rostam.

Le visage furieux de Nezambay leur enjoignait de se taire.

Uros et Qadir accoururent eux aussi pour proposer leur aide.

Normalement, ils auraient dû dormir.

Ils étaient encore si jeunes !.

Ils s'approchèrent d'un des Valets après avoir vérifié que le Tschapandoz ne se trouvait pas à proximité.

Où est donc Rostam ?, Vous n'avez pas pu l'attraper ?, demanda le Batscha furtivement.

Le Valet le regarda, très en colère : Ignorant ! Tout cela est de ta faute !

Oui, écoute, ton Rostam s'est échappé.

Et avant, il a fait tomber Faruk et l'a blessé ! Uros baissa les yeux, apparemment conscient de sa faute.

Mais intérieurement, il jubilait.

Ainsi, Rostam leur avait échappé ! Loué soit Allah ! Jamais il n'avait eu si peur pour un animal.

Qadir, lui aussi, était content.

Les deux garçons s'en allèrent.

Oh, Rostam, tu es libre ! murmurait Uros empli de bonheur.

Je vais te retrouver pour t'apporter de la nourriture ! Tout le personnel avide de nouvelles, les deux écuyers, les guides de troupeaux et les Valets, entouraient le Tschapandoz.

Il se tenait devant le fort, épuisé par la journée.

Personne n'osait lui adresser la parole, et tout le monde attendait une explication.

Des visages tendus se tournaient vers lui.

La lune brillait clairement, et les étoiles vacillaient au ciel.

Nezambay monta lentement sur une terrasse en terre située derrière lui et d'où, habituellement, il annonçait les nouvelles importantes.

Il prit sa respiration et commença : Je n'ai jamais vécu une telle journée ! Le Tout-Puissant nous a privés de son aide.

Nous n'avons pas pu attraper l'étalon !.

Il parlait avec découragement, et d'une voix enrouée, comme pour lui-même.

Depuis les steppes infinies, on entendait les longs hurlements des chacals. Nezambay regardait les autres.

Avait-il perdu la face avec cette défaite ?, Par Mahomet et par tous les prophètes, Ce n'était pas possible !.

Il se dressa de toute sa hauteur sur le ciel du soir, et se frappa la poitrine du poing.

Mais je ferai tout pour avoir ce maudit étalon, continua-t-il.

Très tôt demain, tout de suite après la prière, j'irai avec quinze bons cavaliers dans le marais au bord de la rivière.

Mes écuyers Birdibay et Kamberbay choisiront les meilleurs hommes.

Maintenant, vous pouvez tous aller dormir.

Je veux encore voir notre Mollah.

J'espère qu'il reprendra rapidement des forces.

Je n'ai plus rien à ajouter ! Les hommes ne dirent pas un mot.

Nezambay descendit de la terrasse et, la tête basse, se fraya un chemin à travers la foule pour se rendre dans ses appartements.

Birdibay le suivit.

Quand il s'allongea sur son lit confortable, le corps endolori par la longue chevauchée, il réfléchit encore avant de fermer les yeux : « Comment ce petit vaurien pouvait-il maîtriser un animal aussi fort et têtu avec de simples mots ?, Nous, les hommes, nous n'avons pu en venir à bout avec nos fouets, nos bâtons, nos lasso.

Le vrai héros de la journée, c'était ce pauvre garçon sans expérience, cet Uros, le fils de Kamaluddin.

Peut-être ce garçon en sait-il plus que nous tous sur les chevaux ? ».

Quand lui, Nezambay, avait affaire aux chevaux, il agitait son fouet au-dessus de leurs têtes.

Mais avec de simples mots ?.

(7) Un plan audacieux

Blottis dans la petite baraque à côté de l'écurie, Uros et Qadir prenaient leur maigre dîner : du pain, du fromage et des mûres séchées.

Personne ne les trouverait ici.

Fatigué, mais les yeux emplis de bonheur, Uros contemplait la petite flamme vacillante de la bougie.

Elle lui semblait plus lumineuse que toutes les étoiles du ciel !.

Les deux garçons se prenaient presque pour des conspirateurs !.

Maintenant, ils dorment tous, dit Uros à voix basse.

Moi, je sais que je ne dormirai pas cette nuit !.

Il observa une petite pause.

Eh ! Qadir ?, Est-ce que tu m'écoutes ?.

Dis donc, si on partait tout de suite chercher Rostam ?.

Tu es devenu fou ?, répondit Qadir.

Il écarquilla les yeux de frayeur.

Comment veux-tu le trouver en pleine nuit ?.

Nous n'avons même pas de cheval.

Comment veux-tu le trouver en pleine nuit ?, Nous n'avons même pas de cheval, Pour arriver jusqu'aux marais, il faut au moins deux heures à cheval.

Et à pied, ce serait trois fois plus long !.

Oui, je sais tout ça, protesta Uros, mais ça m'est égal !.

Tu as bien entendu ce que Nadir a raconté : Faruk a pris le cou de Rostam au lasso.

Nadir a raconté : Faruk a pris le cou de Rostam au lasso.

Tu imagines : il s'est échappé avec le lasso autour du cou !.

Et il a désarçonné Faruk : je l'ai vu, le pauvre, sa chute l'a drôlement abîmé !.

Ce Rostam est une vraie merveille, Comme il sait bien se battre ! commenta Nadir, en claquant la langue d'admiration.

Mais quand même, ça ne se présente pas très bien, remarqua Uros.

Et j'y repense tout le temps, (Ses yeux brillaient, enfiévrés).

Et si Rostam restait accroché par le lasso à un arbre ou un arbuste, et qu'il n'arrive pas à se libérer par ses propres moyens ?.

Il pourrait s'étouffer ou s'entamer les chairs !.

Et même si tout cela n'arrive pas, il doit mourir de faim à l'heure qu'il est.

Rostam a besoin de moi ! Je ne peux pas l'abandonner !.

Oui, je comprends, répondit Qadir.

Mais tu dois aussi tenir compte de l'étendue des marais.

Admettons que tu y sois déjà ! Mais si tu n'y vois rien et que tu ne sais pas où tu mets les pieds, tu peux glisser sur la vase ou te noyer dans un étang !.

Uros ne semblait pas écouter son ami.

Il était plongé dans ses pensées.

Sa gorge était sèche, sa peau le brûlait comme s'il avait la fièvre.

Il se sentait envahi par une rage incontrôlable contre son maître.

Une seule pensée l'obsédait : les souffrances que Rostam devait endurer, Comment l'aider à se délivrer ?.

La flamme de la bougie tremblait maintenant plus doucement.

On entendait le gazouillis des oiseaux qui regagnaient en masse leurs nids.

Mais Uros, lui, n'entendait rien.

Qadir tressaillit quand soudain Uros rejeta la tête en arrière et s'écria : Prends du pain, du fromage, remplis une outre de peau de chèvre d'eau fraîche, mets tes bottes, Nous partons !.

Qadir se sentit d'un seul coup complètement réveillé.

Quoi ?, moi ?, Je dois l'accompagner ?, D'abord, j'ai horriblement peur des serpents, et puis je crains le châtiment de notre Tschapandoz.

S'il apprend cela, il nous fera donner le fouet ! Non, non ! Par amitié, tu ne peux pas me demander cela !.

Et en parlant, il cognait du poing sur la table fragile.

Alors, tu appelles cela de l'amitié ?, tonna Uros.

Comment peux-tu supporter de savoir que le pauvre animal meurt de faim et qu'il est abandonné dans le danger ?.

Je te jure, et je le jure par le Prophète, si tu ne viens pas avec moi, je ne prononcerai plus jamais ton nom, Viens avec moi, Qadir, sinon tu n'es qu'un lâche ! Qadir mordilla sa lèvre inférieure.

Non, Uros, je ne suis sûrement pas un lâche, mais.

Il n'y a pas de mais ! Écoute, Qadir, j'ai une idée ! Nous allons nous glisser chez Nadir, pour lui demander un cheval.

Juste pour cette nuit, bien sûr !.

Et il devra nous décrire l'endroit exact où il a vu Rostam pour la dernière fois !.

Envahi par le doute, Qadir haussa les épaules.

Quoi ?, tu penses que Nadir ferait cela pour toi ?.

Et que feras-tu si notre maître Nezambay apprend tout demain matin, hein ?, Uros prit un air sentencieux.

Tu sais, Qadir, le grand Prophète Mahomet a dit qu'on ne doit pas gaspiller son temps à se soucier de choses sans importance.

Toutes tes questions, et toutes tes craintes n'ont pas l'importance pour le moment.

Tu ne comprends donc pas que l'important, cette nuit, c'est d'aider Rostam et de le délivrer du lasso ?.

Si, si ! tu as raison ! dit Qadir.

De ses yeux rougis de fatigue il contemplait la flamme de la bougie, et il réfléchissait.

Ses poings s'ouvraient et se refermaient convulsivement, comme si, intérieurement il menait un dur combat.

Puis il fixa Uros : C'est bon ! tu as gagné ! je t'accompagne ! Advienne que pourra ! Et il esquissa un sourire timide.

Le Batscha sourit aussi, son visage s'éclaira, et il lui caressa les cheveux.

J'en étais sûr, Qadir ! Tu es plus courageux que tu ne le crois !.

Pourtant, les craintes de Qadir n'avaient pas totalement disparu.

Mais comment convaincre Nadir de jouer le jeu ?.

Il n'a pas une meilleure position que nous, et il aura peur que tout se sache, dit-il.

Uros, enthousiasmé par la perspective de cette entreprise nocturne, balaya l'air du revers de sa main.

Nadir peut rester ici ! Je n'ai jamais pensé qu'il nous accompagnerait, quand même !.

Il faut simplement qu'il nous explique le chemin et nous prête un cheval.

Crois-moi, nous trouverons Rostam ! Allah nous aidera ! Mais dépêchons-nous d'aller voir Nadir avant la fin de la nuit, sinon, nous arriverons trop tard.

Les deux amis se levèrent.

Ils enveloppèrent à la hâte du pain, du fromage et des fruits secs dans un linge, remplirent l'outre en peau de chèvre d'eau fraîche, enflèrent leurs bottes de travail et se glissèrent à travers la cour en direction de l'autre baraquement.

C'était là que Nadir logeait avec les autres Valets.

Une faible lumière filtrait.

La porte était grande ouverte, et pourtant, l'air à l'intérieur était lourd et étouffant.

Au milieu de la pièce, une lanterne sale, noire de suie, traînait par terre.

Des ombres s'étaient étalées comme des spectres le long des murs de torchis.

Malgré le contre-jour, Uros avait tout de suite reconnu le visage las de Nadir.

Le Valet avait été l'ami de son père, le défunt Kamaluddin - à l'époque où il avait présenté le garçon à Nezambay.

Nadir reconnut les visiteurs nocturnes avec stupéfaction.

Il se leva aussitôt et vint à eux.

Vous ici ?, A cette heure ?, Que se passe-t-il ?, Nous allions nous coucher. Demain, nous devons affronter une longue et dure journée !.

Nadir était encore jeune.

Il était grand et fort.

Des yeux noirs brillaient dans son visage, qu'ornait une courte barbe très sombre.

Il portait le traditionnel chapeau à large bord des Turkmènes, en peau de mouton de Karakoul : gentil et généreux, il était toujours prêt à rendre service.

Uros prit son courage à deux mains.

Est-ce que je peux te parler seul à seul, Nadir ?, le sais que tu as été un très bon ami de mon père.

Nous avons besoin d'aide, et il n'y a qu'à toi que nous osons nous adresser.

J'espère que je pourrai faire quelque chose ! dit Nadir en souriant.

Venez avec moi dans la cour, tous les deux.

Dehors, les chiens de Nezambay se mirent à aboyer.

Dans le lointain, on entendait hurler les hyènes et les chacals.

La lune répandait une douce lumière.

La nuit était chaude et claire.

Nadir prit la parole : Alors, mon petit, dit-il doucement, tu veux probablement soulager ta conscience au sujet du saint homme ?.

Tu veux sans doute t'excuser auprès de lui pour les événements de ce matin ?.

Uros haussa les épaules et chuchota.

O mon ami ! je peux t'appeler comme ça ?.

Bien sûr ! Par le Prophète, je t'aime bien, vois-tu !.

Ce matin, j'ai admiré ta maîtrise des chevaux !.

Cet étalon têtu se laissait faire comme de la cire entre tes mains, (Il bâilla).

Mais, dis-moi vite ce que tu veux, je suis complètement moulu !.

Ce n'est pas du tout au Hafezji que je pense, avoua Uros embarrassé.

Nadir, je voudrais te demander un grand service.

D'accord, mais de quoi s'agit-il ?.

La curiosité du Valet s'était éveillée.

Tu étais là quand Faruk a lancé le lasso sur Rostam, Crois-tu que le lasso lui est resté autour du cou ?.

Absolument, j'y étais ! La corde était bien accrochée à son cou ! Rostam est capable d'être hargneux !.

Avec le lasso, il a désarçonné mon camarade Faruk, qui est tombé comme une plume de son cheval.

Ce damné étalon a pu se dégager et a disparu avant que nous ayons compris quoi que ce soit.

Il traînait la corde derrière lui.

O Allah ! protège-le ! gémit Uros.

Etes-vous venus seulement pour entendre encore cette histoire ?, leur reprocha Nadir.

Demain, nous capturerons l'étalon, et nous le ramènerons à la maison, vous pouvez en être sûrs !.

Uros était paralysé, la langue sèche.

Debout sur le sol de terre battue, il sentait fléchir ses genoux.

Il ne devait pas faiblir ! Il arriva à se calmer et dit d'une voix ferme : Je t'en prie, n'ajoute rien ! Par mon père, aide-moi, Nadir, il faut que je retrouve Rostam !.

J'ai besoin de ton aide.

S'il te plaît prends ton cheval et emmène-moi à l'endroit d'où il s'est échappé, S'il te plaît, Nadir ! Qadir et moi, nous sommes décidés à aller tout de suite dans le marais pour délivrer Rostam et le reconforter !.

Les yeux d'Uros brûlaient et fixaient Nadir désespérément.

Mais sur le visage de Nadir, c'était un « non » catégorique.

Il secoua la tête : Ce que tu peux dire comme bêtises, mon petit ! dit-il.

C'est très noble de ta part de vouloir agir ainsi, mais tu dois avouer une chose : cet étalon sauvage est déconcertant.

Nous les hommes, nous n'avons même pas réussi à le maîtriser.

Comment voulez-vous l'approcher, en pleine nuit ?.

Je sais bien, Uros, que tu veux réparer la faute de ce matin, mais tu t'imagines qu'on attrape un cheval comme un mouton.

Je vous conseille d'aller vous coucher, de ne plus vous faire de souci pour Rostam ! Demain au plus tard, vous le reverrez !.

« Ca ne marche pas, je vais essayer une autre tactique, se dit Uros.

Pas question d'abandonner mon idée ! ».

O mon ami ! tu es le seul à savoir à quel point mon père t'estimait.

Il t'a aidé à devenir ce que tu es aujourd'hui.

Avant de mourir, il m'a supplié de m'adresser toujours à toi quand j'aurai besoin d'aide, et aujourd'hui, j'en ai plus besoin que jamais !.

C'est très sérieux : il faut que tu viennes avec nous, Nadir, pour secourir Rostam.

Réfléchis donc : d'ici demain, il peut mourir de faim ou de souffrance !

Ne repousse pas ma prière, Nadir ! Viens en aide à mon ami ! ajouta Qadir.

Sans toi et ton cheval, nous ne pouvons rien faire !.

Vous vous rendez compte, au moins, de ce que vous me demandez là, garçons sans cervelle ?, s'échauffa Nadir.

Le Tschapandoz me réserverait le plus dur châtiment, et je perdrais mon travail !.

Non, en aucun cas je ne me joindrai à vous.

Sans compter que je suis mort de fatigue.

Perdu et triste, le Batscha baissa la tête.

Qadir ne disait rien.

A cet instant, les deux garçons se rendirent compte qu'ils étaient, eux aussi, épuisés.

Uros leva enfin les yeux.

C'est vraiment ton dernier mot, Nadir ?, Peux-tu rester aussi insensible ?,

Tu ne dois pas beaucoup aimer ton travail si tu n'es même pas prêt à user de ta force pour secourir un animal malheureux !.

Il se tut, à bout de forces.

Par Allah ! si ! j'aime les chevaux, je les aime vraiment, se défendit Nadir.

Mais dans le cas présent, tu me demandes l'impossible !.

L'étalon que j'ai monté aujourd'hui n'en peut plus, et moi je ne pourrais pas supporter une chevauchée de plusieurs heures en pleine nuit, crois-moi !.

J'aurais dû prévoir cela, dit Uros avec tristesse à Qadir.

Attendre l'aide des hommes, c'est comme apprendre à lire à un cheval.

Viens, allons-nous-en ! Nous trouverons bien une solution : à la rigueur, nous irons à pied.

Je n'abandonnerai pas mon plan ! Viens ! Nadir n'avait pas la conscience tranquille.

Il regarda les garçons l'un après l'autre : comme ils étaient pitoyables, avec leur souci du bien-être d'un cheval, prêts à sacrifier leur repos et à se mettre eux-mêmes en danger !.

Il les admirait et les plaignait dans leur détresse.

C'est bon ! Uros, Qadir, je vous aiderai !.

Si je le fais, c'est parce que ton père m'a sorti de la misère en me trouvant du travail, Batscha ! Attendez, je reviens tout de suite !.

Que veut-il faire ?, demanda Qadir à voix basse.

Il essaie peut-être de convaincre un camarade de lui prêter son cheval ?, dit Uros.

Nadir courut à l'un des baraquements tout proches, et revint au bout d'une dizaine de minutes.

Elles leur avaient paru durer une éternité.

Les yeux de Nadir brillaient dans l'obscurité.

Ecoutez, commença-t-il.

J'ai demandé à mon ami de vous confier son cheval pour cette nuit !.

Vous savez, il est Valet d'écurie comme vous, et il est responsable du cheval.

Il est au courant de la fuite de Rostam.

J'ai réussi à le convaincre.

Mais il faut à tout prix que vous soyez de retour avant le lever du jour, et que vous rameniez le cheval.

C'est la jument Shahine.

Si vous me le promettez, je vous dirai où vous pourrez trouver l'étalon, Uros et Qadir étaient fous de joie.

Par Allah et son Prophète, nous jurons d'être de retour demain matin, le t'en prie, Nadir, donne-nous vite ce cheval, la nuit est courte !.

Bon, répondit Nadir, je vous amène la jument de l'autre côté de la cour, près du puits derrière le petit mur.

Elle sera équipée.

Il vaut mieux aller m'attendre là-bas.

Uros ouvrit les bras de bonheur.

Le vaste ciel avec ses étoffes innombrables, la lune brillante et jaune, la fraîcheur de la nuit, la plaine immense, tout cela maintenant leur appartenait !.

A ce moment, il était l'être le plus heureux de la terre.

Qadir lui parlait à voix basse, mais Uros ne l'entendait même pas : il était déjà en pensée auprès de « son » étalon.

Un hennissement doux les tira de leur rêverie.

Nadir leur amenait la jument.

Faites bien attention à elle, dit-il solennellement.

Dirigez-vous droit sur le marais.

D'abord, vous allez trouver un gros talus, et un gros fossé.

Vous le laisserez à votre gauche, et vous irez vers la rivière.

Je vous souhaite beaucoup de chance, avec la protection d'Allah !.
Vous cherchez une aiguille dans un tas de foin.
Et n'oubliez pas : vous devez être de retour avant l'aube, avec ou sans Rostam ! Vous me l'avez promis !.
Uros se précipita dans les bras de Nadir.
Jamais je n'oublierai ton aide ! dit-il les larmes aux yeux.
C'est bien, Batscha ! Qu'Allah vous accompagne, Partez tout de suite !.
Shahine est forte, et vous portera facilement tous les deux ! Bonne chance !.
L'aventure commençait.

(8) Sauvetage nocturne

La nuit était si claire que les deux garçons pouvaient distinguer chaque arbuste, chaque petit caillou.

Ils connaissaient parfaitement le chemin qui menait au marais.

Uros y était allé souvent avec son père, quand il était petit.

Kamaluddin n'était pas seulement un bon cavalier, c'était aussi un chasseur passionné.

Le gibier abondait alors : on trouvait toutes sortes de canards, de perdrix, de faisans, et des rats musqués monstrueux.

Ainsi, le Batscha connaissait ce chemin comme sa poche.

Mais il connaissait aussi les dangers innombrables de ces marais : il fallait prendre garde à ne pas s'embourber, et on pouvait se noyer dans les petits étangs.

Les eaux paisibles, bordées de hauts roseaux, cachaient mille pièges perfides.

Les garçons et la jument étaient en nage.

Le sol devenait de plus en plus détrempé.

Soudain, Shahine glissa et se retrouva enfoncée jusqu'aux paturons dans la boue noirâtre.

Il fallait mettre pied à terre.

Prends les rênes, dit Uros à Qadir.

Je marche devant, et tu me suis ! Mais ne t'éloigne pas trop !.

Oh, Uros ! gémit Qadir, sur la tombe de ma mère, je meurs de peur !.

Nous risquons de nous enliser ou d'être dévorés par des bêtes sauvages !.

Et puis les serpents, les serpents répugnants !.

Il n'y a pas d'autre chemin ?, Uros roula des yeux.

Mille tonnerres ! gronda-t-il.

Garde ton sang-froid ! C'est par ici qu'il faut traverser : il n'y a pas d'autre chemin !

Tout à coup : ils entendirent un voilement étrange.

La lune brillait à travers les roseaux.

C'était comme dans un cauchemar.

Qu'est-ce que c'est ?, Haleta Qadir.

Chut ! ne bouge surtout pas ! murmura Uros.

A leur grand soulagement, ils virent sur le ciel pâli d'étoiles passer un immense vol de canards sauvages.

Quelle frayeur ! O Allah ! protège-moi ! Balbutia Qadir.

Et il épongea son front dégoulinant de sueur.

Ils continuaient de trébucher.

Les arbustes devenaient de plus en plus denses, le sol de plus en plus bourbeux.

Jamais auparavant ils n'avaient connu la nature et ses bruits en plein cœur de la nuit.

Le pire, c'était le hurlement des chacals, affamés et voraces !.

Pourtant, les deux garçons se frayaient courageusement un chemin.

Il ne fallait plus qu'ils pensent aux dangers, et ils trouveraient peut-être Rostam bientôt.

Soudain, Uros sentit le sol se dérober sous ses pas, et il se retrouva dans l'eau jusqu'à la taille.

« Surtout, ne pas laisser voir ma peur, pensa-t-il, cela ne ferait qu'aggraver la situation ».

Il entendait Qadir et la jument respirer derrière lui.

En écartant péniblement les roseaux, il vit devant lui une vaste étendue d'eau dormante.

Un lac ! dit-il à Qadir.

Il faut le traverser à la nage ! Tiens bien la bride de Shahine ! La peur se lisait dans les yeux de son ami.

Oh, Uros ! le lac est profond !.

Il va falloir nager, mais je ne sais pas ! gémit-il, défaitiste.

Accroche-toi à la selle, lui conseilla Uros.

Je nagerai à côté de toi ! N'aie pas peur, Shahine va te tirer.

Tu n'as qu'à bien t'accrocher !.

Qadir s'agrippa à la selle, comme quelqu'un qui est en train de se noyer.

La jument pataugeait avec lui dans le lac, en hennissant, et en s'ébrouant.

Ils avançaient péniblement.

Uros haletait.

C'était bien difficile de nager tout habillé et en même temps, il fallait calmer Qadir qui tremblait de tout son corps.

Enfin, ils arrivèrent au terme de leur épreuve.

Sur l'autre rive, le sol s'affermait sous leurs pas, et ils purent grimper de nouveau sur leur monture.

Trempés, couverts de boue et fourbus, ils poursuivirent leur chemin sans beaucoup d'espoir.

Maintenant, ils avaient sans doute atteint l'endroit désigné par Nadir.

Tout à coup, Shahine se mit à hennir.

Elle gonfla ses naseaux, ses sabots martelant le sol.

Elle a dû découvrir quelque chose que nous ne pouvons ni voir ni entendre, dit Qadir.

La jument hennit une nouvelle fois en dressant les oreilles.
Uros lui caressa légèrement la crinière pour la calmer.
Elle agita ses sabots de derrière, comme pour attirer son attention.
Le garçon donna une bourrade à Qadir derrière lui.
Ecoute, il y a quelque chose tout près de nous.
Il avala sa salive et ne put poursuivre, tellement il était énervé.
Et si c'était Rostam ?.
Reste ici avec Shahine, murmura Uros.
Je vais m'approcher pour voir ce qui se passe.
Il y a peut-être quelque chose derrière ces roseaux !.
Il n'osait pas prononcer le nom de l'étalon.
Prudemment, il descendit de cheval.
Il écarta les roseaux des deux bras et découvrit devant lui une large plaine
qui scintillait dans le clair de lune comme un tapis étincelant.
Excité, il scruta la pénombre sur la droite puis sur la gauche, mais ne
découvrit rien de particulier.
A moins que.
Sur la droite, son regard tomba sur un buisson épais.
Il l'observa fixement, car quelque chose l'attirait irrésistiblement : et il
s'aperçut que quelque chose bougeait dans cette direction.
En faisant quelques pas en avant, il crut distinguer une masse informe.
La forme flottait devant ses yeux, tellement ils étaient fatigués.
Ou alors, elle bougeait peut-être vraiment ?.
A voix basse, il appela Qadir : Viens, viens vite ! Regarde ! Là, devant le
talus.
Tu vois ?, C'est bien quelque chose qui bouge, non ?.
Tu vois ce gros tas ?.
Qadir était toujours mort de peur.
O Allah dans le ciel ! Au secours ! C'est peut-être un léopard ! Le cœur
d'Uros déborda.
Tu ne penses même pas à Rostam, Tu es un âne ! C'est peut-être lui ! Ils
ne bougeaient plus et ils ne quittaient plus le buisson des yeux.
Shahine était nerveuse.
Soudain, ils perçurent un faible hennissement.
Ba Choda ! C'est Rostam ! Qadir ! cria Uros d'une Voix étranglée par la
joie et la crainte.
Reste ici ! Laisse-moi d'abord aller le voir tout seul !.
Il courut le plus vite qu'il put.

Ah ! il était tellement énervé qu'il s'effraya de sa propre ombre qui glissait à côté de lui dans la clarté pâle de la lune.

Quand il fut assez proche du tas sombre et informe, il entendit un râle et un bruit sourd, comme quelque chose qui se vautrait par terre.

« Oh ! » Et il reconnut « son » étalon qui gisait là, abandonné sur la terre humide, parce que le lasso accroché à son cou s'était pris aux branches d'un arbuste.

Uros se rendit compte tout de suite que Rostam avait mené, ici dans le désert, un combat solitaire.

Il se serait sans doute étouffé rapidement si Allah ne lui avait pas envoyé son sauveur au dernier moment.

Oui, c'était bien lui le meilleur ami de Rostam, et il le resterait toujours !.

Les mains tremblantes, il caressa le cou de l'animal.

Rostam reconnut l'odeur familière de son jeune ami.

Ses yeux étaient tristes et las, ses lèvres recouvertes d'écume.

Du calme, reste calme, mon camarade, murmura Uros tendrement.

Maintenant, je suis près de toi et je vais te délivrer !.

L'étalon hennit doucement.

La joie brillait dans ses grands yeux bruns.

Ses lèvres desséchées par la poussière, la boue, la faim et la soif tremblaient, comme pour dire : « Enfin tu es là ! » Loin derrière eux, la voix de Qadir se fit entendre : Qu'est-ce qui se passe, là-bas ?, Je peux venir ?, Oui, Qadir, viens vite ! répondit le Batscha, un peu honteux : à cet instant d'intense bonheur il avait oublié son ami.

« Comme sa voix semble heureuse, pensa Qadir.

Il a donc trouvé l'étalon ! ».

Et il partit le rejoindre, Shahine le suivant lentement.

Puis il vit Uros et Rostam, et ne pensa plus à sa peur.

Comme son ami, il ne voyait plus que la pauvre créature allongée par terre.

Aide-moi, Qadir ! lui demanda Uros ! Il faut détacher le lasso.

Comment faire pour qu'il ne se resserre pas davantage autour du cou de Rostam ?.

Qadir rit.

Espèce d'endormi ! Avec un couteau, bien sûr ! Attends, ça va être vite fait !.

Fièrement, il sortit du sac un large coutelas et coupa la corde en deux.

Ca y est ! Tu peux te lever Rostam ! Viens ! dit Uros fou de joie.

Allez, debout !.

L'étalon releva la tête.

Il aspira une grande bouffée d'air, s'appuya péniblement sur ses jambes avant, et se retrouva finalement sur ses quatre pattes.

Les garçons poussèrent des cris de joie.

Le lasso avait laissé des marques profondes sur le cou effilé de l'étalon.

Qadir l'enleva avec précaution, pendant qu'Uros caressait son Rostam.

Comme il avait souffert ! Mais maintenant, il était libre, Soudain, Uros fut pris de vertige et s'effondra.

Les événements de la journée, son inquiétude et puis cette joie immense : c'était trop pour lui !.

Qadir s'approcha du cheval et lui chuchota à l'oreille : Tu vois, Rostam, tu es libre, mais ton ami s'est écroulé sur le sol humide.

Il faut l'aider ! L'étalon hennit doucement, comme s'il avait compris ces paroles.

De sa longue langue, il lécha le visage blême et froid de son sauveur.

Qadir restait figé, respirant à peine.

Puis il prit le sac en peau de chèvre fixé à la selle de la jument, et il versa un peu d'eau sur la tête d'Uros, complètement inerte.

Des minutes d'angoisse s'écoulèrent.

Enfin Uros ouvrit les yeux « Que s'est-il passé ?, Où sommes-nous ? ».

Il n'avait même pas prononcé ces mots, mais Qadir pouvait les lire dans son regard égaré.

Allah nous a entendus, mon ami ! dit-il attendri.

Tu as repris conscience ! Regarde qui est là devant toi.

Et il désigna l'étalon.

Uros se frotta les yeux, comme s'il rêvait.

Pouvait-il en croire ses yeux ?.

Devant lui son étalon hennissait doucement et tournait sur lui-même.

Sa queue pâle et sa crinière dorée brillaient dans le clair de lune.

« C'est comme s'il voulait danser de joie », pensa Qadir.

Uros se leva, encore un peu chancelant, et se jeta au cou de l'étalon.

Alors il se rendit compte que ses mains étaient humides et poisseuses.

Elles dégageaient une odeur sucrée.

Et il comprit avec douleur : Rostam saignait abondamment du cou.

Délicatement, il palpa les jambes et le dos du cheval et découvrit d'autres blessures, dues sans doute à la traversée des roseaux.

On avait déjà passé minuit.

Les nuages s'approchaient de l'horizon.

Il faut revenir ! déclara Uros.

Ramenons Rostam à la maison ! Qadir fit une grimace effrayée et dit avec réticence : Mais comment l'imagines-tu cela ?.

Si le Tschapandoz voit l'étalon demain matin, il le fera fouetter, et toi avec ! Nadir et moi nous ne serons pas mieux lotis.

Lui t'a prêté la jument, et moi, je t'ai aidé.

Il me chassera de Qalabeg, et alors, où est-ce que j'irai ?.

Taratata ! tout ça ne compte pas ! l'important, c'est que Rostam est sauf !.

Donne-moi de l'eau et arrache un bout de tissu propre à ton turban.

Il faut nettoyer et panser les blessures de Rostam.

Qadir obéit, muet.

Il ne se sentait pas à la hauteur d'Uros.

Pendant qu'il l'aidait à soigner Rostam, il insista : Tu devrais réfléchir à ce que tu fais !.

Pour un seul cheval, tu mets beaucoup d'hommes en danger !.

Me crois-tu un si mauvais ami ?, répliqua Uros calmement.

Bien sûr que je ne veux faire courir de risque ni à toi ni à Nadir !.

Non, nous allons cacher Rostam quelque part.

A aucun prix on ne doit savoir où il se trouve !.

Mais où ?, Comment le nourrir dans sa cachette ?, demanda Qadir en plissant le front.

Voici ce que je pense, répondit Uros lentement.

Retournons d'abord voir Nadir.

Rendons-lui Shahine et parlons avec lui.

Il a plus d'expérience que nous, et a toujours su trouver une solution !.

Ensemble, ils nettoyèrent les plaies de l'étalon à l'eau fraîche, et se débrouillèrent pour lui faire un pansement aux jambes et au cou.

Rostam se laissait faire patiemment.

L'étalon sentait la sollicitude des garçons et appuyait de temps en temps sa tête contre leurs joues.

Bon, Rostam dit Uros à son ami à quatre pattes, quand ce fut terminé.

Il faut rentrer, maintenant ! En voyant Qadir enfourcher la jument, le cheval hennit fortement, comme pour dire à Uros de ne pas l'oublier.

Uros avait compris : il prit son élan et se retrouva du premier coup sur le dos de Rostam.

Ils revinrent ensemble.

Cette fois, ils ne traversèrent pas les roseaux impénétrables, mais prirent le chemin plat qui contournait le marais.

C'était pourtant un grand détour.

Mais malgré la fatigue, la faim et la soif, les garçons étaient joyeux et détendus.

En quittant ce marais de malheur, la nature joviale de Qadif reprit le dessus.

Avec les gardiens de troupeaux, il avait appris des tas de chansons : quand ils menaient leurs bêtes le long des pâturages verdoyants, ils chantaient des airs anciens que leurs aïeux leur avaient transmis.

Qadir fredonnait.

Tu sais ce que mon contremaître dit toujours ?, dit-il à Uros.

Si le corps commence à être fatigué après une longue chevauchée, il n'y a qu'un seul remède pour le cavalier et sa monture : une belle chanson sur un noble cheval !.

Il commença à chanter. Uros grommela : Si tu veux chanter, chante au moins plus fort que je t'entende !.

Bien, dit Qadir à Uros.

Cette chanson est de moi.

Écoute ! Va, petit cheval blanc, va d'un bon pas !.

Ton allure est fière !.

Comme celle du paon !.

Ta course est rapide !.

Comme celle d'une gazelle !.

Ta crinière flotte semblable aux nuages !.

Légère comme l'odeur du jasmin !.

Va, petit cheval, va !.

Ton dos est solide comme le trône du roi !.

Et tes pattes puissantes !.

Comme les colonnes d'une mosquée !.

Quand tu voles, quand tu planes, Tu es le Seigneur des steppes !.

Tu es fidèle et noble !.

Comme les rubis du Badakschan !.

Va, petit cheval, va d'un bon pas !.

Par ta silhouette élancée !.

Tu surpasses tous les animaux !.

Ta robe est soyeuse et tes yeux !.

Etincellent comme des flammes !.

Celui à qui tu appartiens !.

Possède la terre entière !.

Va, mon petit cheval blanc, va d'un bon pas !.

Pas mal pour un début ! approuva Uros L'aube pointait.

La nature s'éveillait.
Les oiseaux secouaient le sommeil de leurs plumes et gazouillaient.
La lune pâlisait.
Dans le ciel, les étoiles s'éteignaient une à une.
Ils arrivèrent sous les hautes murailles du fort, épuisés et trempés, mais joyeux.
Je reste ici avec Rostam, proposa Uros.
Glisse-toi prudemment jusqu'aux baraquements, réveille Nadir et rends-lui la jument.
Dis-lui que je l'attends ici ! Qadir fit un signe de tête et partit.
Uros resta seul avec Rostam dans la cour silencieuse.
Pour se calmer, il parlait à l'étalon.
Jamais je ne te livrerai à ce tyran ! Rassure-toi, je vais bien te cacher.
Confiant, le cheval posa son cou meurtri sur l'épaule du jeune Valet.
Uros lui caressa doucement la tête.
Dans de tels instants, il se sentait tout à fait bien, et cela lui était égal d'être trempé et déguenillé.
Une demi-heure s'était écoulée quand il entendit des pas au loin.
Rostam s'agita, dressa le cou et commença à marteler le sol de ses sabots.
Uros murmura : C'est bon, Rostam ! Tiens-toi tranquille ! Ce sont nos amis.
Ils sont là pour t'aider ! Les pas s'approchèrent, et bientôt Qadir et Nadir furent près d'eux.
Par le Coran, mes amis, jamais je n'aurais cru que vous réussiriez, dit Nadir, admiratif.
Et il donna une grande tape sur l'épaule d'Uros.
Comment avez-vous fait, vous deux ?, Le Batscha rougit.
On lui adressait rarement des compliments.
C'est une longue histoire, dit-il rapidement.
Je te la raconterai plus tard, Nadir.
C'est merveilleux que tu sois là pour nous aider ! Jamais nous ne l'oublierons ! Mais il n'y a plus un instant à perdre.
Il faut décider tout de suite où nous allons cacher Rostam !
Il est à bout de forces !
Ce que vous avez fait est à peine croyable !
Vous l'avez même soigné en plein milieu de la nuit !
Et Nadir caressa affectueusement l'échine de Rostam.
Mais comment imaginez-vous cette cachette ?, demanda-t-il avec curiosité.

Et Uros le regardait avec des yeux confiants pendant que Qadir dansait d'un pied sur l'autre.
Pendant quelques secondes, Nadir fixa le sol en réfléchissant.
Puis ses yeux se mirent à briller.
Cette histoire prenait l'allure d'une véritable aventure !.
Attendez ! je pense avoir trouvé la solution !.
Il prit un air mystérieux.
Alors ?, Dis vite ! le pressèrent les deux garçons.
A environ trois cents pas de chameau d'ici, sur la colline, il y a un vieux fort en ruine où personne n'a mis les pieds depuis des siècles !.
Je le connais ! Mais pourquoi donc ?, demanda Qadir.
A cause d'horribles histoires de fantômes qu'on raconte, et qui datent du temps de Gengis Khan !.
On dit que celui qui passe la nuit là-bas sera dévoré par les spectres !.
Qadir roula des yeux effrayés.
Je n'y suis jamais allé, avoua Nadir en riant.
Mais je pense qu'ils laissent tranquilles des pauvres diables comme nous !.
Bah ! mon père me racontait déjà ces vieilles histoires ! dit Uros.
Lui aussi me mettait en garde, pas à cause des spectres, mais parce que ces vieux murs menacent de s'effondrer.
Par le Prophète, là-bas, c'est la cachette idéale pour Rostam !.
Alors allons-y, pressa Nadir.
Il faut nous dépêcher ! Vous devez être au travail avant qu'il fasse grand jour !.
Ils remplirent un grand sac de foin et une outre en peau de chèvre d'eau, et partirent pour la ruine.
Là-haut, le vent mugissait de façon inquiétante entre les murs et les colonnes brisées.
Ils trouvèrent une place confortable pour Rostam sous une coupole, et lui attachèrent légèrement les jambes avant au vestige d'une colonne.
Nadir et Qadir prirent congé de l'étalon en lui tapotant le cou, et disparurent.
Uros resta encore pour donner du foin et de l'eau à son protégé.
Reprends des forces, Rostam ! dit-il calmement.
Ici, personne ne viendra te chercher, Je dois te quitter maintenant.
Mais je viendrai chaque nuit t'apporter à manger et à boire.
Le Tschapandoz et ses hommes pourront bien te chercher toute la journée à travers les marais !.
Rostam hennit doucement, comme s'il comprenait chaque mot.

Il regardait Uros avec des yeux las.
Qu'Allah te protège, murmura le garçon.
Et il caressa une dernière fois la crinière luisante.
Puis il partit.
Son cœur battait la chamade tellement il craignait d'être découvert.
Mais dans la cour, il n'y avait pas le moindre bruit humain.
« Rostam est sauvé ! Rostam est libre ! » Intérieurement, il jubilait.
Les hennissements des chevaux dans leurs écuries lui échauffaient le cœur !.
Et comme le chant des oiseaux était clair !.
Fatigué, Uros entra dans sa chambre en chancelant.
Il se jeta sur sa couchette.
Les autres ne manqueraient pas de le réveiller quand ce serait l'heure d'aller travailler !.

(9) Vaines recherches

Le jour pointait.

Le soleil n'était pas encore levé, mais les hommes et les animaux étaient déjà éveillés.

Les femmes apportaient des bouses et des crottins séchés pour faire le feu, cuire le pain et préparer le thé.

Le Tschapandoz avait donné l'ordre de préparer le petit déjeuner encore plus tôt que de coutume, car il fallait traquer l'étalon depuis le matin jusqu'au soir.

Les gardiens de troupeaux et les Valets étaient déjà en effervescence.

Comme le Mollah était encore malade, le Taleb, son serviteur et disciple, devait dire la prière du matin à sa place.

Le jeune homme était tout excité, car il n'avait pas encore eu l'occasion de remplacer son professeur dans des actes sacrés aussi importants.

Après le Wosu, il courut à la mosquée pour annoncer l'ahan.

Il grimpa avec souplesse en haut du minaret, se boucha les oreilles avec ses deux majeurs, et cria d'une voix perçante, le visage tourné vers La Mecque, la ville sainte de tous les musulmans : La Ela Ehalla, Mohamed Rasullallah !.

Et il ajouta quelques versets du Coran.

C'était le début de la prière du matin : tous les hommes se rassemblèrent dans la cour de la mosquée, après leurs ablutions.

Les femmes et les filles priaient derrière les hommes.

Le Taleb était devant.

Le serviteur d'Allah dit la prière, et les fidèles répétèrent tous ensemble, en baissant la tête, les mains croisées sur la poitrine.

Nezambay était au premier rang.

Puis ils s'accroupirent tous en cercle les jambes croisées.

Les mains jointes, paumes ouvertes vers le ciel, ils priaient Allah

Tout-Puissant : Donne-nous la force, O Seigneur, de capturer aujourd'hui notre étalon.

Nous l'apprivoiserons.

Tu nous l'as donné, tu nous l'as repris.

Redonne-le-nous ! Amen ! Après le déjeuner, Kamberbay et Birdibay s'employèrent à former une équipe d'une trentaine de cavaliers.

Sur l'ordre du Tschapandoz, tous s'équipèrent de lassos, de bâtons et de fouets.

Quand ils furent tous autour de lui, Nezambay donna ses dernières instructions : Si jamais vous apercevez ce maudit étalon, poursuivez-le sans relâche !.

Mais ne le tuez surtout pas ! Celui qui me l'amènera vivant aura droit à un Tschapan, avec un turban de soie et des bottes neuves !.

Et j'offre en plus une prime de deux cents Afghanis, Les hommes applaudirent en trépignant, et se jurèrent d'user de tout leur art de cavalier pour remporter cette prime alléchante.

En selle ! On y va ! tonna la voix majestueuse de Nezambay.

En réponse, on entendit claquer les fouets, et le Tschapandoz dirigea son cheval noir vers la grande porte.

Son regard tomba alors sur Uros.

De la bride, il poussa sa monture sur le côté et se dressa devant le garçon.

« Que me veut-il ?, pensa Uros.

Se doute-t-il que j'ai retrouvé Rostam ? » Son cœur se mit à battre très fort, et une sueur froide coula le long de son dos.

Dis donc, toi, vaillant fils de Kamaluddin, qui en sais plus que nous tous sur les chevaux, tu ne veux pas participer à notre chevauchée ?.

Si tu attrapais l'étalon, toute la gloire te reviendrait et on te fêterait en vainqueur !.

Il y avait tant d'ironie dans la voix du maître que le garçon trembla de tout son corps.

Figé de rage et d'indignation, il resta muet.

Les cavaliers partirent en éclatant de rire.

Une brise fraîche soufflait encore sur la vaste plaine, jaune comme le safran.

Bientôt le soleil darderait ses rayons brûlants sur eux et la douce plaine serait transformée en une cuvette ardente.

Les fils de la steppe chevauchaient comme s'ils avaient le diable aux trousses.

Ils avaient emporté assez de provisions pour la journée : melons d'eau, concombres, fromage, pain, mûres séchées, de l'eau et du thé.

Au bout de deux heures, ils arrivèrent aux marais.

Nezambay forma les équipes de traqueurs, des groupes de cinq hommes, qui devaient tenter leur chance.

Kamberbay et trois gardiens de troupeaux formaient la section d'éclaireurs.

Ils avaient mission d'avancer le plus près possible de la rivière, pendant que tous les autres fouillaient la périphérie du marais.

Chaque groupe était muni d'une trompe puissante.

A midi, ils devaient se retrouver près du petit lac bleu pour tenir conseil, mais bien sûr, d'ici là, ils auraient trouvé Rostam !.

Ils pénétrèrent tous avec entrain dans le taillis, y compris l'écuyer et le Tschapandoz.

Ils furent bientôt trempés et couverts de boue, mais ils ne s'en souciaient pas.

Ils fouillèrent avec acharnement toute la contrée, sans trouver la moindre trace de l'étalon.

Les ombres mouraient, et le soleil, très haut dans le ciel, donnait toute sa force quand ils se retrouvèrent comme prévu près des arbustes du lac.

Ils étaient tous de mauvaise humeur, fatigués et décontenancés.

Ils déplièrent un grand Kelim sur le sol, Brousailleux, et tout le monde prit place autour.

Pendant que le Tschapandoz parlait avec ses écuyers et les gardiens de troupeaux, les Valets d'écurie allumèrent un feu et préparèrent, dans d'énormes pots de fonte, un breuvage composé de thé vert, de lait de chèvre et de beurre, avec un peu de sel et beaucoup de sucre.

Tous prirent avec plaisir les petites tasses chinoises pour boire ce remède infaillible contre l'épuisement et la soif !.

Puis on servit du pain de millet et de maïs, du fromage et de la viande de mouton.

Des mûres séchées clôturaient ce riche repas.

Ils mangèrent lentement, à satiété.

En même temps, ils se creusaient la tête pour savoir où trouver ce damné étalon.

C'est une véritable énigme ! Où peut-il bien se cacher !.

Nous avons écumé toute la région sans trouver la moindre trace, grommela Nezambay scandalisé.

Et il s'essuya le front avec un grand carré de soie coloré.

Allons bon ! la terre ne l'aura quand même Pas avalé, dit Birdibay pour tenter de calmer son maître.

Un vieux gardien de troupeaux, plein d'expérience, s'écria : Il a peut-être été tué par un fauve !.

Dans ce cas, nous aurions retrouvé des restes, répliqua un autre.

Nous n'avons pas vu non plus de traces de lutte, grogna Nezambay.

Alors Faruk, celui qui hier avait lancé le lasso sur Rostam, prit la parole.

Il se sentait très important et espérait avoir de nouveau la chance de tomber sur l'étalon.

Malgré ses pansements à la tête et aux jambes, on n'avait pas pu le retenir dans son baraquement.

La perspective de la prime l'avait guéri !.

Cet étalon est comme le diable ! s'exclama-t-il.

Il est aussi rusé, et perfide ! Il a la force de l'éléphant, je l'ai appris moi-même à mes dépens !, Aucun fauve n'oserait l'approcher, même en le sentant blessé.

Non, à mon avis, il se trouve à l'abri dans une cachette sûre, mais malheureusement pour nous, il n'est plus par ici !.

Le Valet Nadir, qui n'avait rien dit jusqu'ici, pâlit subitement.

« S'ils savaient qui lui est venu en aide, pensa-t-il, et il tremblait en lui-même - ils m'accrocheraient par les jambes à une corde fixée à une selle, et me traîneraient à travers tout le marais ! ».

Alors, Nadir, tu ne dis rien ?, lui demanda Nezambay, agacé.

O Seigneur ! répondit Nadir très vite, le cœur serré.

Rostam ne doit pas être bien loin, Le lasso a dû s'accrocher à un arbuste, et il ne peut plus bouger !.

A mon avis, nous ferions bien d'explorer davantage les taillis.

Comme si nous ne l'avions pas fait toute la matinée, cria le Tschapandoz en se frappant la poitrine.

Je ne veux plus entendre le nom de cet animal.

Il nous mène par le bout du nez, S'il n'est pas encore mort, il peut bien crever, je ne suis pas contre !.

Cette créature ne mérite pas qu'on s'occupe autant d'elle !.

S'en occuper, c'est beaucoup dire ! marmonna Nadir entre ses dents.

Kamberbay se gratta la tête.

Oui, Seigneur, vous avez raison.

Ce maudit étalon ne mérite pas nos efforts.

Je pense, moi aussi, qu'il ne peut plus être dans le coin, car nous avons vraiment fouillé tous les taillis, tous les arbustes, les étangs, les roseaux !.

Personne n'avait plus d'idée.

Pendant de longues minutes, les hommes se turent, découragés.

Le Tschapandoz avait enfoui ses mains dans les manches de sa large veste, et il réfléchissait.

Il ne pouvait pas dire à haute voix ce qu'il pensait à cet instant, sous peine de perdre la face devant ses hommes !.

Strictement parlant, ce Rostam était un animal drôlement intelligent,

Depuis deux jours, des douzaines de ses meilleurs hommes étaient à sa poursuite.

Il l'avait deviné.

Il avait sûrement quitté le marais depuis longtemps, et trouvé une cachette inaccessible !.

Un étalon merveilleux ! Il se rappela la scène dans l'écurie et revit le Batscha calmer le puissant animal avec de simples mots.

Secrètement, il admirait ce gamin. Il valait beaucoup mieux qu'un garçon d'écurie ! Et puis le Batscha lui avait sauvé la vie, car s'il n'était pas intervenu, le cheval sauvage l'aurait écrasé.

Loué soit Allah ! les autres ne pouvaient pas lire dans ses pensées, se disait Nezambay.

Elles ne regardaient que lui, et personne d'autre !.

Le repas terminé, les cavaliers s'assoupirent.

Nadir plongeait la tête dans ses mains.

Il pensa à la nuit précédente.

Si vous avez pris Rostam pour une misérable mule, qu'on peut mener à la bride ou au fouet, vous vous êtes trompés ! dit-il à mi-voix.

Il est en sécurité, et un jour, il appartiendra à ce Batscha fier, que cela vous plaise ou non !.

Nezambay l'avait observé.

Il lui demanda, curieux : Qu'est-ce que tu marmonnes, Nadir ?, Si tu as quelque chose à dire, fais-le savoir à tout le monde !.

O grand Tschapandoz, j'ai simplement prié le Tout-Puissant de nous aider à trouver ce maudit étalon le plus vite possible - rien d'autre, répondit Nadir, rusé.

Non, rien d'autre ! C'est tout ce que je peux tirer de vous, têtes creuses, trancha Nezambay violemment.

(Il se leva, et ses cavaliers à sa suite).

Nous allons nous reposer une paire d'heures, ajouta-t-il, bienveillant.

Trouvez-vous une petite place à l'ombre pour la sieste.

Dès que la chaleur déclinera, nous reprendrons la quête, dût-elle durer toute la nuit !.

Nous devons réussir ! Que le Tout-Puissant nous accompagne !.

Les Valets débarrassèrent et s'allongèrent à l'ombre.

Les animaux eux aussi méritaient bien ce repos et purent brouter tranquillement l'herbe broussailleuse de la plaine.

Deux Valets montaient la garde.

Dès qu'il fit un peu plus frais dans l'après-midi, Nezambay ordonna de nouveau : En selle, tous !, Nous traversons encore une fois le marais, l'un derrière l'autre, en tenant une distance de vingt pas !.

Les cavaliers ressemblaient à des soldats sur le champ de bataille.

Le Tschapandoz chevauchait en tête, et lançait sans cesse des ordres. Nadir, qui savait Rostam en bonnes mains, se réjouissait particulièrement de cette agitation vaine.

Les chevaux manquaient d'entrain.

Ils étaient fourbus, trempés de sueur.

Les hommes poursuivirent en jurant jusqu'à la tombée de la nuit.

Le soleil couchant embrasait le ciel.

Le spectacle était fascinant, et les hommes y firent bientôt plus attention qu'à la recherche de l'étalon.

Voyant cela, Nezambay fit sonner le cor pour le rassemblement.

Ils dirent la prière du soir, prirent un peu de nourriture, puis Nezambay annonça : Retournons à Qalabeg ! S'acharner à poursuivre n'a aucun sens !.

Les hommes harassés firent un signe de tête et montèrent en selle.

Tout le monde se réjouissait de retrouver bientôt son lit.

Le Tschapandoz, furieux et déçu, mordillait sans cesse le manche de son fouet.

Il sentait monter en lui un sentiment de découragement et de malaise.

Il n'avait, jusqu'ici, jamais connu d'échec.

Aujourd'hui, il ne connaîtrait ni victoire ni triomphe.

« Pourquoi Allah m'a-t-il donc privé de son aide ? » pensa-t-il, soudain très las.

Ils quittèrent bientôt le marais et parvinrent dans la vaste plaine.

La lune très claire leur indiquait le chemin.

Quand ils arrivèrent vers minuit dans la cour de Qalabeg, les chiens se mirent à aboyer, les chevaux à hennir.

Les garçons d'écurie s'éveillèrent et accoururent pour s'occuper des montures.

Parmi eux, il y avait Uros, qui était revenu depuis longtemps de la ruine.

Il se précipita lestement au-devant du Tschapandoz et de l'écuyer pour s'occuper de leurs chevaux.

En voyant le garçon, Nezambay ne put retenir sa colère et son amertume.

Si jamais l'étalon est perdu, cria-t-il, parce qu'il avait honte de son échec devant le garçon, s'il ne revient pas, je te ferai étouffer vivant dans le foin !.

D'étonnement, Uros écarquilla les yeux.

Jamais il n'avait vu son maître aussi hors de lui !.

Peut-être se doutait-il de quelque chose ?.

« Tu peux poursuivre Rostam jusqu'à la fin du monde, tu ne le trouveras jamais ! » pensa-t-il.

Qu'est-ce que je lui ai fait pour qu'il me haïsse à ce point ? ».

Cet événement dans l'écurie avait tout déclenché, il le sentait bien.

La haine était profondément enracinée, mais il ne se souvenait pas du moment où la graine de la haine avait germé.

Pourquoi êtes-vous si injuste ?, finit-il par murmurer dans l'obscurité.

Il prit les chevaux sans ajouter un mot.

Fous le camp ! Je ne veux plus te voir, espèce de vaurien, Tonna Nezambay.

Oui, Seigneur, je suis déjà parti, répondit Uros attristé.

Et il s'avança avec les chevaux vers l'écurie protectrice.

Et en partant, il murmura : Ce n'est pas comme ça que vous retrouverez Rostam !.

Pas comme ça.

Mais le Tschapandoz avait entendu ses derniers mots.

Que veut dire ce « ce n'est pas comme ça que vous retrouverez Rostam » ?, demanda-t-il à son écuyer.

Comme celui-ci ne répondait pas, il ajouta : Est-ce que cette jeune tête de mule sait seulement où se trouve l'étalon ?.

Il regarda encore une fois en direction du garçon, hocha la tête et rentra.

Cette nuit-là, le seigneur de Qalabeg ne put trouver le sommeil.

Il n'arrivait pas à oublier les paroles du garçon : « Ce n'est pas comme ça que vous retrouverez Rostam. », se répétait-il sans cesse.

Qu'est-ce que le Batscha avait voulu dire ?, Tourmenté, il se tournait et se retournait sur son lit et ne s'endormit qu'à l'aube.

(10) Le pardon du Tschapandoz

Pendant trois jours et trois nuits, les cavaliers avaient ratissé toute la zone des marais, jusqu'à la rivière, sous la conduite de Nezambay.

Mais naturellement, sans succès !.

Le Tschapandoz envoya même ses hommes dans les villages alentour, demander aux habitants s'ils n'avaient pas aperçu ou peut-être mis à l'abri un étalon sans cavalier.

L'histoire de la disparition mystérieuse de Rostam et de la traque acharnée s'était répandue comme une traînée de poudre.

A la fin, des villages entiers portaient à sa recherche.

Dans toute la région, le nom de Rostam était devenu légendaire.

Une semaine et demie plus tard, un Ouzbek arriva chez Nezambay.

Grand bey, je vous apporte une bonne nouvelle, dit-il d'un ton prometteur.

Alors, parle, j'ai hâte de savoir ! ordonna le Tschapandoz.

L'Ouzbek, un géant barbu, qui avait lui-même dans son village la réputation d'un excellent cavalier, raconta : J'ai découvert dans le marais des traces de chevaux, pas loin d'un étang.

Elles ne sont plus toutes fraîches.

On dirait que deux chevaux ont mené un combat à cet endroit.

J'ai trouvé aussi des empreintes de pieds humains au même endroit et aux alentours.

C'étaient des empreintes d'adulte ou bien de quelqu'un de plus petit ?.

Et dans l'esprit de Nezambay, les soupçons se précisaient.

Je les ai comparées avec mes propres pieds.

Les miens étaient beaucoup plus grands.

Ces traces ont dû être laissées par des jeunes gens.

Sûrement pas par des adultes ! Je les ai suivies, mais malheureusement, elles se perdaient dans les marécages !.

Nezambay plongea dans ses réflexions.

Il prit une tasse de thé et but par petites gorgées, perdu dans ses pensées.

Des traces de jeunes gens, dis-tu ?, Hum !.

Prends le thé avec moi et raconte-moi tout cela ! proposa-t-il à l'Ouzbek.

Celui-ci le remercia, s'inclina devant son hôte, et prit place en face de lui.

Un Valet lui apporta un bol de thé.

Seigneur, c'est la pure vérité !.

Je peux vous montrer l'endroit ! dit l'Ouzbel ! assez fier de son effet.

Bien ! répondit Nezambay satisfait.

Demain matin, nous irons vérifier tout cela sur place !.

Sois mon invité pour cette nuit, ainsi nous ne perdrons pas de temps demain.

Et il ordonna à ses Valets de régaler son invité et de lui trouver une place à la mosquée.

Longtemps après le départ de l'Ouzbek.

Nezambay continua à se creuser la tête.

Hum, ça ne peut être que cet Uros et son ami, grommela-t-il.

Ils sont tout le temps fourrés ensemble et ils ont leurs petits secrets.

Mais comment ont-ils pu aller jusque là-bas ?, Et quand ?.

Il envoya deux Valets chercher le Batscha pour le ramener tout de suite devant son maître.

Mais les Valets trouvèrent le baraquement vide.

Ni Uros ni Qadir n'étaient là.

Et personne ne savait où ils pouvaient être.

Le Tschapandoz s'énervait.

Ne me dites pas qu'Uros a disparu à son tour, dit-il en fronçant les sourcils.

Il ne manquerait plus que cela !.

Il faillit ajouter : mon meilleur Valet d'écurie, mais il se retint.

Ce garçon lui causait vraiment trop de soucis !.

Montez la garde dans la cour, jusqu'à minuit s'il le faut, ordonna-t-il.

Dès que le garçon arrivera, amenez-le-moi, le veux lui parler, c'est urgent ! Uros et Qadir étaient dans la ruine.

Ils avaient apporté de l'eau et du fourrage à Rostam.

Les plaies de l'étalon étaient maintenant guéries, et il avait oublié ses misères.

Leur visite à la ruine faisait maintenant partie de leur rythme quotidien.

Ils revinrent tard dans la nuit, en sifflotant joyeusement.

Quand les deux Valets les aperçurent, ils se précipitèrent sur Uros, et le prirent aux épaules.

Suis-nous, petit sacripant !.

Le Tschapandoz veut te parler !.

Moi ?, Qu'est-ce qu'il me veut ?, demanda le Batscha tremblant.

Comment veux-tu que nous le sachions ?.

Nous t'avons attendu toute la soirée.

Allez, dépêche-toi !.

Le Tschapandoz était assis sur une terrasse en face des écuries, et il parlait à Kamberbay, son écuyer, celui en qui il avait le plus confiance.

A ton avis, Kamberbay, Uros est-il pour quelque chose dans la disparition du cheval ?.

Presque trois semaines se sont écoulées depuis qu'il a disparu.

Les traces que l'Ouzbek a trouvées ne peuvent être que celles d'Uros et de son ami ! Tu ne crois pas !.

Kamberbay regardait son maître bien en face.

Il savait en quelle estime le tenait le Tschapandoz, il tenait compte de son avis.

Il commença donc, sans éluder la question : Seigneur, si je peux donner mon avis, je pense comme vous que seuls Uros et Qadir savent où se trouve Rostam !.

Je parie qu'ils l'ont caché quelque part.

Mais si vous les secouez trop, ils préféreront mourir plutôt que de dire la vérité !.

Nezambay fixa son narguilé.

C'est bien mon avis ! Sur la tête de mes fils, ce garçon sans père m'a souvent empêché de dormir !.

Entre nous, Kamberbay, il observa un temps d'arrêt et mit son menton dans la main, c'est quand même un miracle que ce garçon ait su apprivoiser cet étalon endiable, sans fouet, avec de simples mots !.

Jamais je ne m'approcherais sans fouet des chevaux sauvages !.

Kamberbay, tu te souviens du jour où Uros a dompté l'étalon que personne n'osait approcher ?.

Je n'oublierai jamais cette image : le cheval sauvage qui se cabre, et le garçon souriant qui va à sa rencontre, caresse sa crinière dorée et lui murmure des mots paisibles à l'oreille.

Comme si l'étalon avait attendu ce garçon toute sa vie !.

Ecoute ! Je possède vraiment des chevaux merveilleux, et tous me les envient.

Mais justement, l'étalon qui me plaît le plus, oui, le plus, ne permet pas que je l'approche.

Pas plus avec le fouet qu'avec de bonnes paroles.

C'est pourquoi j'étais tellement en colère contre ces deux-là, Rostam et Uros !.

Vous venez de dire « j'étais ».

Est-ce que maintenant ?, commença Kamberbay.

Mais Nezambay poursuivit : Les chevaux ont l'instinct aigu, et ils sentent bien qui les aime et qui ne les aime pas !.

Il regarda son écuyer et lui demanda : Comment parviendrons-nous à faire dire à Uros où se trouve l'animal ?.

Grand Tschapandoz, votre humble serviteur a une idée, répondit Kamberbay, qui savait comment s'y prendre pour mettre son Nezambay de bonne humeur.

Dis ce que tu penses ! l'encouragea le Tschapandoz.

Seigneur, vous devriez pardonner au Batscha, et lui donner enfin une place comme garçon d'écurie en lui fixant un salaire !.

Il pourrait mieux s'habiller, ce qui est impossible avec sa petite paie, qui ressemble plutôt à une aumône !.

Il est orphelin et n'a personne pour le conseiller.

Vous devriez lui donner un logement décent dans les baraquements.

Vous devriez.

Nezambay l'interrompit et gronda : Et il faudrait aussi que je lui donne le cheval, à ce vaurien, hein ?.

Kamberbay se tapa sur les cuisses.

Ne soyez pas surpris.

Seigneur, si je vous dis que c'est exactement ce que je voulais vous proposer !.

Vous n'y perdriez rien !.

Si vous jurez devant tous les Valets et gardiens de troupeaux : « Celui qui m'amènera Rostam le recevra en cadeau ! », Uros ira le chercher tout de suite, j'en suis sûr !.

Et après ?, Je romps ma parole d'honneur et je reprends le cheval ou quoi ?.

Comment imagines-tu la suite ?, demanda-t-il, inquiet de connaître l'avis de Kamberbay.

Mais non, Seigneur ! Le lui reprendre ?.

Un homme noble et généreux tient ses promesses !.

Vous lui laisserez le cheval : il le montera, s'occupera de lui et en fera un des meilleurs chevaux du pays !.

J'ai souvent observé le garçon au travail.

Son habileté, sa connaissance des chevaux, et son amour inconditionnel des animaux sont admirables !.

C'est vraiment merveilleux de le voir avec eux.

Il est vrai qu'il a eu un excellent maître en la personne de Kamaluddin, son défunt père !.

Nezambay ne semblait pas prêt à accepter la proposition de son écuyer, mais il ne la refusa pas pour autant.

Et je devrais aussi récompenser ce mendiant en lui donnant le cheval ?
Par le Coran, ce serait trop de faveur pour ce garnement ! s'écria-t-il.
Kamberbay crut apercevoir Uros et les deux Valets.
Il ajouta à la hâte : Seigneur, je crains.
Est-ce que le Tschapandoz l'écoutait, au moins ?
Seigneur, reprit-il, si vous agissez autrement, vous risquez de ne jamais revoir Rostam, et tôt ou tard, le garçon disparaîtra également.
Il se sent incompris, et partira n'importe où pour la ville.
Réfléchissez bien ! Voulez-vous, en plus de Rostam, perdre votre meilleur garçon d'écurie ?
Le Tschapandoz était visiblement nerveux.
Hum ! Tu me mets dans un drôle d'embarras.
Je ne me suis jamais trouvé dans une telle situation, grogna-t-il.
« Il me suit très bien, pensa Kamberbay.
Et au fond de son cœur, il partage mon avis.
Mais son orgueil de grand Tschapandoz ne supporte pas de capituler devant un misérable garçon d'écurie !
Cela ne le minerait pas de donner ce noble animal au garçon, et la prime en plus.
Il voudrait même peut-être bien le faire, mais il ne sait pas comment sans perdre la face ! ».
A pas lourds et hésitants, Uros s'approchait de son maître, n'attendant de lui que dureté et malheur.
Seigneur, nous avons retrouvé le garçon, et nous te l'avons amené aussitôt, proclamèrent les deux Valets en poussant le malheureux aux pieds du Tschapandoz.
Nezambay observa Uros.
La peur se lisait sur son visage blafard.
Il fut ému par les joues sales de poussière et de boue, les mains encore juvéniles.
Uros baissa les yeux.
Il attendait la punition.
« Comme ce garçon est courageux ! pensa Nezambay.
Il risque sa vie pour un animal, il s'offre en victime à sa place, et moi, je devrais le punir ?
Il a lutté pour la liberté du cheval alors que j'ai voulu l'attraper pour le maltraiter ! ».
A ce moment-là, des images de sa propre jeunesse défilèrent devant ses yeux.

Quand il avait l'âge du Batscha, il voulait tellement avoir son propre cheval, que lui seul pourrait soigner et monter !.

Il l'avait obtenu, parce que son père était le riche propriétaire de nombreuses écuries.

Comme le temps avait passé depuis.

Dans la tête d'Uros, les souvenirs se précipitaient aussi.

Mais ils étaient plutôt pénibles : le rire moqueur des hommes, la jalousie des autres Valets, simplement parce qu'il maîtrisait mieux les chevaux qu'eux, et puis les humiliations, les menaces de son maître, c'était ce qui l'avait le plus blessé et meurtri.

« Il va me faire fouetter », pensa-t-il, les yeux plissés, en regardant la large poitrine de son maître.

Il était trempé de sueur.

Tout son corps tremblait.

Comment aurait-il pu deviner que le doux feu du pardon s'était déjà réchauffé dans le cœur du Tschapandoz ?.

Nezambay avait dominé son orgueil et s'était décidé pour la générosité.

Mais il voulait jouir de son rôle de généreux au grand cœur, et se faire admirer par le plus de monde possible !.

En un éclair, tout lui parut simple.

Il se leva, alla vers Kamberbay et lui ordonna : Rassemble tout le monde !

Tout de suite !.

J'ai une importante nouvelle à annoncer !.

Oui, Seigneur, j'y cours ! répondit Kamberbay.

« Il a pardonné à Uros », se dit-il, réjoui.

Il aimait bien ce garçon courageux et travailleur.

Uros était resté sans bouger devant son maître.

Son fin visage était pâle et sans expression.

Il ne se tracassait pas pour lui-même, mais pour le sort de l'étalon.

« Que deviendra Rostam si le Tschapandoz me chasse de Qalabeg ?.

Qadir est moins prudent, il a moins d'expérience que moi.

S'ils parviennent à trouver Rostam, ils le maltraiteront, le préfère encore le libérer cette nuit même pour qu'il s'enfuie loin d'ici.

Mais si Nezambay me chasse, nous partirons ensemble et personne ne me reverra ! ».

Sa langue était sèche, il pouvait à peine respirer.

Ses membres étaient comme du plomb.

Il se sentait plus que jamais abandonné, comme un arbre sec et cassé dans la steppe.

Il imaginait la voix menaçante de son maître crier : « Qu'on fouette Uros et qu'on le jette dans un cachot ! ».

Un souffle le sortit de ce cauchemar : c'était Kamberbay derrière lui qui paraissait très agité.

Il se pencha vers lui comme pour lui dire quelque chose, mais à ce moment-là Nezambay cria : Kamberbay, viens avec moi !.

« Qu'est-ce que l'écuyer a voulu me dire ?, se demanda Uros.

Voulait-il me conseiller de révéler la cachette de Rostam, ou plutôt m'encourager ? ».

Le Tschapandoz s'éloigna avec Kamberbay, et Uros resta seul.

Peu à peu, la foule se rassemblait devant la terrasse.

Les hommes, curieux, se tassaient devant la tribune de leur maître.

C'était la bousculade, le brouhaha augmentait de plus en plus.

Pour ces gens simples, le célèbre Tschapandoz était une légende vivante, l'exemple du courage et de la grandeur.

Le maître et son écuyer revinrent plus vite qu'Uros n'avait pensé.

Nezambay leva solennellement la main et fit signe de se taire.

Les murmures cessèrent.

Le seigneur allait prononcer le verdict contre Uros.

Tous les yeux étaient fixés sur le visage du Tschapandoz : on pouvait voir à quel point il savourait sa mise en scène.

Et puis il déclara à haute voix : Ecoutez tous !.

J'ai décidé que celui qui pourra m'amener Rostam le recevra en cadeau !.

Un vacarme inouï éclata.

Je répète, cria Nezambay.

Celui qui ramènera Rostam pourra le garder !.

Comment le garçon allait-il réagir ?.

Il se tourna alors vers lui.

Mais il avait disparu !.

(11) Une nuit dans la ruine hantée

La nuit était fraîche, mais cependant réconfortante et douce, sous le ciel rempli d'étoiles scintillantes.

Un vent léger soufflait à travers les pans de murs.

Uros et Qadir remercièrent Allah pour son aide et s'endormirent tout de suite.

Ils étaient allongés dans la paille moisie, et n'avaient même pas un vieux Kelim ou quelques couvertures rapiécées où allonger leurs corps fatigués. A la pâle clarté de la lune, la plaine immense semblait chargée de mystères.

Des chauves-souris passaient furtivement comme des spectres sans vie.

Uros se réveilla brutalement.

Il étira ses membres engourdis, attentif à ne pas éveiller Qadir.

Allongé sur sa misérable couche, il contemplait les étoiles, et les souvenirs des vieilles légendes que, jadis, son père lui contaient, lui revenaient en mémoire.

« Il y a plusieurs centaines d'années, disait l'une d'elles, ce pays était un pays prospère, avec des vallées verdoyantes, de larges rivières et des champs fertiles.

Sur ce pays paradisiaque, régnait un roi hindou.

Ramlal, c'était le nom de ce roi, avait une fille splendide.

Ses cheveux noirs comme la nuit et doux comme la soie lui tombaient jusqu'aux chevilles.

Ses grands yeux étaient taillés comme les amandes de Hérat, sa peau était blanche et pure comme la neige.

Elle avait quinze ans, et s'appelait Maharani.

Mais aucun homme n'osait la demander en mariage, car elle possédait un don redoutable : ses beaux yeux pouvaient tuer d'un seul regard, et plus d'un prétendant avait dû payer son audace de sa vie.

A la fin, il n'y eut plus un seul serviteur dans le château.

Le peuple appelait la belle Maharani « la princesse des ombres ».

Le roi Ramlal fit alors proclamer que le jeune homme qui voudrait épouser sa fille recevrait en dot la moitié du royaume.

Et il lui promettait de faire édifier un palais tout en marbre pour lui seul, avec un parc rempli de cyprès, de dattiers, de roses et d'orchidées.

Des années s'écoulèrent.

La princesse avait maintenant vingt ans, et aucun homme n'avait encore osé la demander en mariage.

La reine Schrimati et le roi Ramlal étaient désespérés, jusqu'à ce qu'un beau jour, un miracle se produisit.

Par une douce journée d'été, on vit voler dans le ciel une jument montée par un jeune cavalier.

Le peuple se mit à trembler, craignant la colère des dieux, qui ne pouvait être apaisée que si le roi faisait décapiter dix jeunes filles et rouler leurs têtes du haut de la montagne.

Ce cavalier était depuis toujours le signe de la colère des dieux.

Lorsqu'il atterrit dans le palais, tous crurent que la belle Maharani devait être la première victime.

Le cavalier s'arrêta devant les gardes de la grande entrée, et demanda s'il pouvait passer la nuit dans ce caravansérail.

En apprenant cela, le roi fut fou de rage.

Comment cet insolent ose-t-il appeler mon palais un caravansérail ?, Cria-t-il.

Et il donna l'ordre aux gardes d'amener ce cavalier étrange devant lui.

Mais en lui-même, le roi tremblait et redoutait quelque malheur.

Le jeune cavalier abandonna sa jument aux gardes et pénétra sans crainte dans le magnifique palais.

Partout, on le regardait avec stupeur, à cause de ses vêtements déchirés qui pendaient comme des loques.

Quand il se retrouva devant le roi, celui-ci lui demanda : Ne sais-tu pas, insolent mendiant, où et devant qui tu te trouves ?.

Bien sûr que je le sais, répondit le cavalier.

Alors dis-le-moi ! ordonna le roi.

Je suis dans un caravansérail, et un vieil homme est assis devant moi.

Voilà tout ce que je sais.

Que la malédiction des dieux s'abatte sur toi, s'écria le roi, effrayé.

Tu es dans le palais d'un puissant roi, et non dans un caravansérail !.

Et moi je suis le roi Ramlal !.

A mon tour, je voudrais te poser quelques questions, ô grand seigneur, répliqua le cavalier. Après avoir répondu, tu penseras comme moi.

Bien, dit le roi, je t'autorise à me poser tes questions, misérable Sadou !.

Le prétendu Sadou regarda fermement le roi dans les yeux et commença.

O grand roi ! Qui avant toi a vécu dans cette demeure ?.

Quelle question stupide ! Avant moi, c'est mon père, le roi Goroknat, qui a vécu dans ce palais !.

Et avant ton père ?.

Mon grand-père, le prince Yakscha Malla !.

Et encore avant lui ?.

Mon arrière-grand-père, évidemment !.

Et le roi se gratta la barbe en regardant le cavalier avec fureur.
Que veux-tu prouver avec tes questions idiotes ?.
Attends un peu ! Est-ce que tu peux me dire qui vivra ici après ta mort ?.
Bien sûr ! Mon fils le dauphin Yaya Prakash !.
Et après Yaya Prakash ?.
Mon petit-fils, naturellement ! répondit le roi qui perdait patience.
Mais si tu ne m'expliques pas maintenant la raison de tes questions étranges, je te fais décapiter sur-le-champ !.
Cela ne sera pas nécessaire, grand seigneur !.
La réponse à la dernière question est la plus simple : comme tu le disais, ton arrière-grand-père, ton grand-père, ton père et toi avez régné dans cette maison.
Et si tu quittes cette terre, ce sera le tour, de ton fils, de ton petit-fils, puis de ton arrière-petit-fils - une longue chaîne d'allées et venues !.
Dis-moi maintenant : où est la différence entre ton palais et un caravansérail ?.
Là-bas, il y a des hommes qui vont et qui viennent.
Ici également ! La seule différence : la richesse d'ici, et la pauvreté de là-bas.
Mais cette différence disparaît aussi vite que les saisons.
Ni le riche ni le pauvre ne peuvent emporter leurs biens dans leur tombe.
Sous terre, nous sommes tous égaux, le roi comme le mendiant, le sage comme le simplet.
Alors, dis-moi toi-même, grand roi, ton palais n'est-il pas un caravansérail, et es-tu autre chose qu'un homme comme moi ou n'importe qui ?.
Le cavalier vit les larmes couler le long des joues du roi qui les essuya, se leva, et prit le Sadou dans ses bras en disant d'une voix étouffée : Jamais le sens de la vie n'a été si clair pour moi !.
Les allées et venues sur la terre ne sont qu'une question de temps.
L'un vit un peu plus longtemps que l'autre, mais nous devons tous nous en aller.
Personne ne sait d'où nous venons, où nous irons et pourquoi nous sommes sur terre !.
Nous devons abandonner tous nos biens, nous ne pouvons rien emporter !.
Tu as raison ! J'appelle palais mon caravansérail, mais au fond, ce n'est rien d'autre qu'un camp de passage.

Le roi Ramlal prit de nouveau le cavalier dans ses bras, puis il ordonna à ses dames d'honneur de préparer la chambre royale pour le Sadou et de lui servir des plats exquis et des boissons délicieuses.

On devrait aussi le vêtir d'une chemise en soie magnifique pour la nuit, et les plus belles servantes seraient à son service pour le rafraîchir avec des éventails ornés de bijoux et réaliser tous ses désirs.

Sa jument serait choyée par les Valets d'écurie et aurait droit aux meilleures avoines.

Ainsi le Sadou passa la nuit dans la somptueuse chambre.

Le lendemain, il prit un bain d'huile d'olive et de parfum de santal.

Le roi lui fit apporter des habits somptueux et lui demanda comment il allait.

Dis-moi, comment as-tu dormi, dans mon lit ?.

Quels ont été tes rêves ?.

Bah ! répondit le Sadou indifférent, j'ai dormi dans ta chambre aussi bien que dans n'importe quel caravansérail sur la route, et de toute façon, je ne rêve jamais !.

Le roi fut très fâché de cette réponse.

Tu n'as pas senti de différence entre mon lit et une couchette dans un caravansérail ?.

O pauvre roi ! répliqua le Sadou en souriant, dans ta chambre royale ou dans un caravansérail, la nuit est passée.

Dans les deux cas, elle fait partie du passé.

Ca n'a aucun sens de parler de ce qui est passé !.

Le roi soupira profondément.

Tu m'as beaucoup appris, sage Sadou. (Et il sourit).

Si tu épouses ma fille, Maharani, je te donnerai la moitié de mon royaume sinon, elle sera sacrifiée aux dieux.

Mais si tu l'épouses, sa vie t'appartiendra, et elle sera sauvée !.

Uros mit sa tête entre ses mains.

Il était si fatigué.

Quelle avait été la réponse du Sadou ?.

Il ne le savait plus.

En tout cas, la légende dit que la belle Maharani devint l'épouse du pauvre Sadou.

Durant sept jours et sept nuits, le peuple fut régalé et comblé de cadeaux.

Mais le soir même de la nuit de noces, au beau milieu des festivités, le cavalier enleva Maharani et s'élança avec elle sur son coursier volant.

La jument s'éleva comme un oiseau blanc dans le ciel.

Au même moment, comme si les dieux désapprouvaient la fuite précipitée de la mariée royale, un ouragan formidable se déchaîna.

La terre se mit à trembler, la montagne cracha du feu et la lave submergea la terre.

La ville, et avec elle tous les habitants, fut rayée de la terre.

Lorsque le Sadou et la belle Maharani plongèrent leurs regards Vers le sol, le royaume, jadis si verdoyant, n'était plus qu'un désert désolé.

Les grands rochers avaient disparu, et tout ce qui autrefois avait été si vert et si fertile était devenu désert et glacé.

Du palais majestueux, il ne restait plus que cette ruine.

C'était là qu'il devait y avoir eu la chambre du roi Ramlal où le Sadou avait passé la nuit.

Ainsi disait la légende.

Etait-ce pour cela qu'on croyait la ruine hantée ?.

Uros secoua les épaules en frissonnant.

La jument volante, le tremblement de terre et l'ouragan, tout se mêlait dans la nuit froide, au milieu de la ruine, avec le vol des hiboux et des chauves-souris au-dessus de sa tête, et le sifflement du vent.

C'est le turban de Kamaluddin, mon père.

Il me l'a donné en fermant les yeux pour toujours.

Dans les plis de ce tissu, j'ai caché six cents Afghanis !.

Cet argent peut nous suffire jusqu'à Baghlan !.

Qadir, rassuré, frappa sur l'épaule d'Uros.

Par tous les prophètes, Uros, tu es génial !.

Tu as vraiment tout prévu ! Ah ! j'aimerais tellement que tu deviennes un jour un grand champion de Buskaschi !.

Uros ne répondit pas tout de suite.

Avec précaution, il fit glisser son long gilet par-dessus son trésor.

Il flatta le cou de Rostam, et déclara : Nous continuons, mon brave Rostam !.

Puis il s'adressa à Qadir : Qu'est-ce que tu connais du Buskaschi ?.

As-tu jamais vu un combat entre deux tribus ?.

Moi, oui ! Je te l'ai dit, je suis allé une fois à Baghlan avec mon père.

Nous y avons vu un jeu, mais ce n'était même plus un jeu : il y avait des morts et des blessés !.

Crois-moi, le Buskaschi est un jeu infernal !.

Il est cruel comme la lutte entre des chiens de bergers et des loups affamés, sanglant comme un combat de chameaux !.

Il faut du courage, de l'audace, mais aussi de l'adresse, de l'effronterie, et des muscles de fer.

Et il faut un cheval qui sache courir comme une panthère poursuit sa proie !.

Bon ! dit Qadir, en ce moment, nous sommes affamés comme des loups, mais pas aussi forts !.

Et Uros entendit les bruits de son ventre.

Au prochain village, nous trouverons de quoi manger et boire, pour nous et pour Rostam, dit-il.

Mais avant tout, prudence !.

Il ne faut pas que les villageois nous voient avec Rostam et se doutent de quelque chose !.

Tu peux t'imaginer que dans toute la région, on ne parle que de la disparition de l'étalon !.

(12) L'étalon fait sensation

Leur chevauchée vers Baghlan fut plus éprouvante qu'ils ne l'avaient imaginé.

Ils évitaient les routes et les chemins praticables, craignant d'être découverts.

Ils escaladèrent les monts déchiquetés de l'Hindou Kouch, souffrirent dans des vallées où la canicule avait tout brûlé.

Ils franchirent des gorges étroites, traversées autrefois par des héros et des conquérants célèbres, depuis les hordes mongoles jusqu'à Alexandre le Grand.

Les garçons se souvenaient des conteurs qui évoquaient leurs exploits, pendant les longues nuits d'hiver autour d'un grand feu.

Si leur entreprise leur paraissait trop dure, ils puisaient de nouvelles forces dans leurs rêves.

Les ancêtres d'Uros avaient vécu et étaient morts sur le dos des chevaux.

Le garçon rêvait de devenir un grand et célèbre cavalier et d'être un jour fêté comme un héros !.

Qadir le suivait de bon gré.

Uros, à ses yeux, était un vrai aventurier : courageux, tenace, et toujours confiant dans la réussite de leur expédition.

Seul l'un des deux entraît dans les villages ou les Tschaikhanasfl pendant que l'autre gardait le cheval.

Ils voulaient attendre, pour se montrer en sa compagnie, d'arriver à Baghlan.

Il n'y avait plus un seul Afghani dans la longue ceinture qu'Uros avait confectionnée avec le turban de Kamaluddin.

Ils avaient utilisé tout l'argent pour la nourriture et le fourrage.

Mais leur immense fatigue s'envola dès qu'ils arrivèrent à Baghlan.

Rostam était épuisé.

Il avait besoin de nouveaux fers.

Dans le bazar bruyant de la ville, ils cherchèrent un forgeron, et le trouvèrent rapidement.

Hatji Rahim était un homme athlétique et débonnaire.

Il arborait une barbe hirsute.

Dans la ville, il était connu comme le loup blanc.

Depuis des générations, « la forge près du puits sacré » appartenait à sa famille.

Uros et Qadir parlèrent longuement avec Hatji Rahim.

Il avait cinq femmes et des douzaines d'enfants.

« Et même six chevaux pur-sang », ajouta-t-il.

Lorsque Qadir mentionna les concours de Buskaschi renommés dans tout le pays, Hatji Rahim leur dit : J'aurais bien voulu y participer une fois, mais je suis trop raide et trop lourd.

Mes fils, eux, ont participé à plusieurs concours.

Je suis amateur de chevaux de race : venez les voir dans ma forge.

Comme vous avez l'air fatigués et affamés !.

Tenez, je vous invite à un bon repas.

Allons-y tout de suite.

Il les observa plus attentivement.

Sur la tête de mes fils, vous n'êtes pas d'ici, continua-t-il, (Il tapota le cou de Rostam).

Quel animal magnifique ! Est-il à vous, ou êtes-vous Valets d'écurie chez quelque Bey célèbre ?.

Uros prit la parole : O Seigneur ! qu'Allah soit avec vous ! Nous venons de loin.

Nous avons marché et chevauché pendant plusieurs jours, même de nuit.

L'étalon a besoin de nouveaux fers et de fourrage, et nous deux d'un abri.

Nous n'avons plus d'argent, mais nous ne reculons devant aucun travail.

Et nous serions heureux d'offrir nos services à un homme sérieux et honnête, en échange du gîte et du couvert.

Hatji Rahim rit.

Vous m'avez l'air courageux tous les deux !.

Oui, venez chez moi !.

Tout ce qu'il vous faut, vous allez le trouver sous mon toit.

Mes fils m'ont quitté il y a trois ans.

Ils sont partis pour la capitale, et gagnent beaucoup d'argent dans une usine.

Ils ne s'intéressent pas à ma forge.

Vous pourrez habiter chez moi et devenir mes assistants.

Je vous paierai convenablement, et j'aidrai votre cheval à se refaire.

Il fixa Rostam, examina ses dents et ses sabots.

Quel animal noble et racé, vraiment ! Comment s'appelle-t-il !.

Rostam ! répondit Qadir fièrement.

Uros réfléchit : « Peut-être le forgeron a-t-il entendu parler de l'histoire de Nezambay ?.

Il faudra être prudent ! ».

Comment se fait-il que cet étalon magnifique soit à vous ?, voulut savoir Hatji Rahim.

Uros se gratta la tête !.

L'histoire de ce cheval, ô Seigneur, est aussi longue et vaste que les steppes, et aussi passionnante qu'un combat au Buskaschi !.

Je vous la raconterai volontiers après un peu de repos.

Le forgeron barbu était satisfait. Il flatta Rostam comme s'il lui appartenait.

L'étalon restait calme.

Etait-ce la fatigue, ou éprouvait-il de la sympathie pour le forgeron ?.

Uros et Qadir se sentaient bien.

L'histoire de ce cheval, ô Seigneur, est aussi longue et vaste que les steppes, et aussi passionnante qu'un combat au Buskaschi !.

Je vous la raconterai volontiers après un peu de repos.

Le forgeron barbu était satisfait.

Il flatta Rostam comme s'il lui appartenait.

L'étalon restait calme.

Etait-ce la fatigue, ou éprouvait-il de la sympathie pour le forgeron ?.

Uros et Qadir se sentaient bien.

Pendant que Qadir regardait à droite et à gauche, Uros fixait le visage rude du forgeron, les yeux pleins d'admiration.

Ses puissantes épaules et ses larges mains calleuses l'impressionnaient.

Il lui semblait plus doux et plus paternel que son ancien patron

Nezambay.

Il avait toujours souhaité un tel maître.

Venez dans ma maison : ma femme va vous préparer un bon repas.

Il faut manger et vous reposer.

Pendant ce temps, je m'occupe du cheval !.

Rostam était devant l'enclume.

A ce moment-là, le vendeur d'eau apparut dans la forge.

Sur la tombe de ma mère ! Un tel cheval ne peut provenir que des écuries de l'émir de Boukhara, s'écria-t-il, enthousiasmé.

Le vendeur de pastèques qui suivait voulut paraître mieux informé.

Cet étalon magnifique doit appartenir à l'écurie de Iadash Bey, le chef des Turkmènes !.

Tu te trompes ! intervint un policier.

Allah m'en soit témoin, un tel cheval ne peut venir que de la maison du prince Saïd Kayhan !.

Le forgeron sourit, amusé.

Peut-être même de la maison royale !.

Le vendeur d'eau, le vendeur de pastèques et le policier furent bientôt rejoints par un tueur de chiens, un vendeur de fruits, un groupe de musiciens, un barbier ambulant, des artisans, des scribes, des conteurs d'histoires, et finalement par un vendeur de viande grillée environné d'une odeur alléchante.

La nouvelle de l'arrivée des deux jeunes étrangers et de leur étalon magnifique se répandit comme une traînée de poudre.

Tous ceux qui examinèrent Rostam de près furent enthousiasmés par sa beauté.

Hatji Rahim avait bien du mal à écarter les questions des curieux, qui fusaient l'une après l'autre : A quel riche Bey appartient cet animal merveilleux ?.

Combien de temps les deux Valets resteront-ils encore en ville ?.

Hatji Rahim, as-tu l'intention d'acheter cet étalon ?.

Le policier essayait de calmer les gens, et le forgeron répondait autant que faire se peut à leurs questions.

Finalement, il promit à la foule de présenter les deux garçons le lendemain, dès leur réveil.

Peu à peu, le calme revint dans la forge.

Le lendemain matin, les deux amis se réveillèrent dans la chambre modeste mais propre de la petite maison de terre séchée.

Déjà ils se sentaient comme chez eux.

Notre escapade est enfin terminée ! soupira Uros soulagé.

Tu vois, Qadir, notre seigneur Hatji Rahim est un homme généreux.

Il nous a ouvert sa maison à tous les deux, des garçons quelconques qu'il ne connaît même pas !.

Rostam a trouvé une bonne place dans son écurie.

Une chose pourtant me tracasse : le forgeron connaît plein de chevaux, et il a vu aussi pas mal de combats de Buskaschi !.

Tu ne crois pas qu'il pourrait reconnaître Rostam, vainqueur il y a deux ans ?.

Qadir voulut chasser les craintes de son ami.

Bah ! des chevaux, il y en a tellement ! Non, impossible ! Ne t'inquiète pas !.

Tu as raison, soupira Uros.

C'est plutôt le nom de Tursen Beg qui lui rappellerait Rostam !.

Mais heureusement, il y a beaucoup de chevaux qui portent ce nom !.

Après les ablutions, les garçons participèrent à la prière du matin. Hatji Rahim, qui avait déjà fait le voyage de La Mecque, prononça quelques versets du Coran.

Pendant le petit déjeuner, ils parlèrent du prochain Djaschen, leur fête de l'indépendance, et des combats de Buskaschi organisés à cette occasion. Aujourd'hui, nous sommes vendredi et tous les magasins sont fermés. Promenez-vous un peu en ville jusqu'au repas, proposa le forgeron. Depuis des mois, on prépare le grand événement devant la maison du gouverneur, sur la « place du Peuple ».

Tous les cavaliers de la ville ont la fièvre du Buskaschi !.

Ca va être une drôle de mêlée, ajouta Hatji Rahim en riant.

On attend des équipes du Turkestan tout entier !.

Uros était rêveur.

Il se rappelait ses rêves de gloire qui avaient allégé un peu sa peine sur le dur chemin de Kunduz, et il demanda, intéressé : Seigneur, quelles sont les conditions pour participer au Buskaschi ?.

Mon père m'avait déjà parlé des célèbres combats de Baghlan !.

Lui-même y a participé deux fois, mais sans gagner.

Alors, ce devait être un excellent cavalier, mon fils, répondit Hatji Rahim.

Ne te figure pas qu'un quelconque cavalier pourrait y prendre part, même avec un cheval merveilleux.

Chaque province, chaque tribu présente une équipe choisie par le conseil des anciens, qui sélectionne tous les cavaliers et leurs montures.

De plus, le gouverneur a nommé un comité qui observe tous les jours les cavaliers et les chevaux, et décide de leur participation.

De cette façon, on trouve aussi des jeunes dans des équipes formées depuis longtemps.

Hatji Rahim se rendit compte que les joues d'Uros étaient rouges d'excitation, alors que Qadir se contentait d'écouter avec intérêt.

Mon fils, dit-il en se tournant vers Uros, je vois que nos pensées vont dans le même sens.

Dès que j'ai vu votre Rostam, sur la tombe de mon père, j'ai tout de suite pensé que cet étalon devrait participer au Buskaschi.

Est-ce que toi ou le cheval avez déjà participé à un concours ?, ajouta-t-il en plissant le front.

Uros hésita.

Moi, non.

Mais Rostam oui ! répondit-il, honnête.

Pendant un moment, le silence régna, puis le garçon rassembla tout son courage.

Généreux Hatji, puisque vous nous avez acceptés sous votre toit, nous devons vous parler de notre aventure avec Rostam.

Le forgeron rit.

Je suis très curieux ! Attendez ! je vais chercher mon narguilé.

On écoute mieux en fumant.

A peine avait-il quitté la pièce, que Qadir explosa : As-tu perdu la tête, Uros ?.

Veux-tu tout lui avouer, y compris notre secret ?.

Il n'y a pas d'autre solution, répondit Uros rapidement.

Réfléchis un peu : si vraiment je participe avec Rostam au Buskaschi, comment veux-tu répondre à toutes les questions du comité : d'où venons-nous, comment avons-nous eu cet étalon merveilleux ?, etc.

Hatji Rahim, comme tout homme normal, a dû nous prendre pour des voleurs !.

Nous avons débarqué ici en loques et sans un sou, et avec ce cheval !.

Et puis je voudrais soulager ma conscience et ne plus vivre dans la peur.

Au départ, nous avons simplement voulu protéger Rostam de la colère de Nezambay et non pas le voler !.

Si je réussissais au Buskaschi, le Tschapandoz me reprendrait sans doute de bonne grâce, et il serait fier de posséder l'étalon !.

Uros ne put en dire plus.

Le forgeron était de retour.

Ce fut une longue histoire que Hatji Rahim entendit.

Uros conta le moindre détail.

A la fin, les yeux du forgeron étaient écarquillés.

Vous faites de drôles de héros ! Dit-il.

Et dans sa voix, on devinait beaucoup d'approbation et de bienveillance.

J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre Tschapandoz.

Je comprends pourtant sa colère.

Ce n'était sûrement pas facile pour un tel homme de recevoir une leçon de son Valet d'écurie devant tous ses hommes !.

Après sa chute, tu n'aurais pas dû monter Rostam triomphalement.

Mais ce qui est fait est fait.

Puis il ajouta, après un temps d'arrêt : Vous pouvez compter sur mon aide !.

Je vais prétendre devant le comité que j'ai acheté l'étalon récemment et que vous me l'avez amené.

l'avez amené.

Cela paraît crédible !.

Nous devons quand même prévoir qu'il y aura aussi une équipe de votre ville, Kunduz.

Votre maître Nezambay pourrait bien arriver.

Uros et Qadir sursautèrent ensemble.

Bon ! vous n'êtes pas des voleurs, et vous avez dit la vérité.

Je peux jurer sur ma vie devant le Tschapandoz que vous avez eu l'intention de rétablir l'honneur de Rostam, pour qu'il trouve grâce à ses yeux, leur dit Hatji Rahim, rassurant.

En tout cas, nous aurions ramené l'étalon, affirma Qadir.

Je vous crois, dit le forgeron simplement.

Maintenant, il faut ficeler notre plan !.

Donc il nous reste huit semaines jusqu'au Djaschen.

Je connais beaucoup de monde dans l'équipe.

Tu pourrais consacrer ce temps à entraîner Rostam, Uros.

Qui sait ! peut-être emporteras-tu le premier prix ?.

Et il rit en se grattant la barbe.

Seigneur, de tout mon cœur, je voudrais essayer ! répondit Uros, modeste mais habité d'une volonté farouche.

Maintenant, je ne peux plus reculer, et je ne le veux pas non plus !.

Qu'Allah me protège ! ajouta-t-il.

Ils passèrent l'après-midi sur la « place du Peuple », une vaste plaine où des centaines de cavaliers venus de toutes les provinces s'entraînaient infatigablement pour le concours.

Leurs chevaux filaient dans tous les sens, c'était un vrai feu d'artifice !.

Uros imagina Tursen Beg parmi eux.

Et d'un seul coup, il se sentit tout petit.

Comment lui, le Valet d'écurie insignifiant du célèbre Nezambay, pourrait-il se mesurer à ces cavaliers brillants et expérimentés ?.

(13) Le Buskaschi

Uros ne fut pas peu fier quand Hatji Rahim lui annonça au petit déjeuner, quelques jours avant le Djaschen : Le comité a retenu ta candidature, mon fils !.

Tu chevaucheras sous la bannière de Kunduz, la capitale de ta province !. O maître, c'est un grand honneur pour moi, remercia Uros d'une voix tremblante de joie.

Son visage, marqué par la fatigue des derniers jours, l'entraînement dans le vent, la poussière et la boue, rayonna.

Je vais m'entraîner encore davantage les prochains jours !.

Il faut que je réussisse, s'écria Uros.

La fièvre du Buskaschi s'empara de toute la population.

La « place du Peuple » attira, tel un gigantesque aimant, tous ceux qui pouvaient marcher.

Pendant la nuit précédant l'événement, des milliers de personnes quittèrent leurs habitations pour se rendre sur la grande place, et campèrent sur les terrasses en terre battue.

La ville de Baghlan ressemblait à une ruine hantée : on n'y rencontrait plus que des vieilles femmes, des petits enfants et des chiens errants.

Dans les prières matinales des hommes, le mot « Buskaschi » revenait comme une formule magique.

Lorsque enfin le soleil se leva sur cette journée de compétitions, les esprits des spectateurs étaient déjà surchauffés.

La plaine aride était entourée d'une grande palissade de bambou.

Au milieu de l'esplanade, on distinguait nettement un cercle de deux mètres de diamètre tracé à la craie.

Au centre se trouvait le trophée que les cavaliers allaient disputer dans moins d'une heure : le cadavre d'une chèvre, vidé et décapité.

Pour l'alourdir davantage encore, on l'avait rempli de sacs de sable et recousu.

Un peu plus loin, de part et d'autre du rond central, on avait planté deux grands mâts qui marquaient le parcours des cavaliers vers leur but.

On pouvait voir aussi des jeunes gens, vêtus des costumes traditionnels de leurs provinces, danser à l'intérieur du « cercle du destin », l'Atan, une danse traditionnelle très ancienne.

Ils tournaient avec une vivacité incroyable, emplis d'une passion sauvage, comme en transe.

Depuis des milliers d'années, depuis l'invasion, par les nomades ariens des steppes de l'Asie, de la région de l'Oxus, l'actuel Anou-Daria, l'Atan ouvre toutes les cérémonies : c'est le symbole de la réconciliation.

Les chants des fils des steppes parlent de chevaux, de combats et d'audace.
 Il y avait encore des groupes entiers qui arrivaient des provinces éloignées du nord.
 Pendant des jours entiers, ils avaient voyagé à dos de chameaux, d'ânes, de yaks et de chevaux.
 Certains étaient même venus à pied à Baghlan pour voir le célèbre concours.
 On fête le Djaschen dans le pays tout entier, mais les meilleurs cavaliers se sont toujours retrouvés à Baghlan pour le Buskaschi.
 Pour eux, c'est ce qu'il y a de mieux au monde.
 Les policiers et les soldats du gouverneur avaient bien du mal à régler la circulation chaotique de la foule innombrable des hommes et des animaux.
 On ne payait pas d'entrée, tous étaient les bienvenus.
 Le gouverneur n'avait pas encore pris place sur la tribune d'honneur.
 Uros attendait au bord de la plaine avec Hatji Rahim et Qadir, et observait la foule.
 Jamais il n'avait vu autant de monde en même temps.
 A Kunduz, le Buskaschi se déroulait sur un espace beaucoup plus restreint.
 Son regard admiratif ne se détachait pas des cavaliers : ils montaient leurs fiers chevaux, dignes, pleins d'assurance et du sentiment de leur valeur !.
 Quel spectacle coloré !.
 On distinguait les différentes tribus à leurs vêtements.
 Leur emblème était inscrit sur leur dos.
 Ils avaient tous mis leurs plus beaux habits, et les avaient aspergés de précieux Arak de rose et d'eau bénite de La Mecque, pour porter bonheur !.
 Quelques cavaliers portaient de longues chemises, des gilets brodés et une large veste richement ornée de broderies de soie, un turban et un long pantalon de grosse laine qu'ils avaient enfoncé dans leurs grandes bottes.
 D'autres avaient des vestes rayées, épaisses et molletonnées, des calpacs (toques de fourrure qui prennent bien la tête), des ceintures en cuir de yak, des bottes montantes, et des pantalons étroits.
 Tous les cavaliers tenaient un fouet finement ouvragé et brillant.
 Le gouverneur fit son apparition trois heures avant midi.
 La plaine entière retentit d'un seul cri : « Senda Bad ! Senda Bad ! Vive le gouverneur ! ».

On présenta les équipes de cinq villes : Maimana, Kunduz, Mazar, Andkhai et Baghlan.
Chacune avait envoyé vingt cavaliers.
Ils rentrèrent sur le terrain, lents et graves.
Une trompette retentit.
C'était le rassemblement.
Uros frissonna.
Hatji Rahim lui posa le bras sur l'épaule.
Courage, mon jeune ami !.
Allah sera avec toi !.
Avec Rostam, vous formez une équipe épatante !.
Tu es le plus jeune cavalier, mais tu as autant d'adresse et d'audace que les plus âgés !.
Qadir, l'ami fidèle de toutes les détresses et de tous les périls, lui serra la main.
« Pourvu que le Tschapandoz ne me voie pas ici, pensa Uros.
Mais pourquoi serait-il là ?, se rassura-t-il.
Depuis des années, Nezambay n'a pas fêté le Djaschen à Baghlan ».
Uros quitta ses amis et vint au milieu du terrain.
Il vit le gouverneur se lever, salué par les applaudissements frénétiques de la foule.
C'était le signal.
Le silence se fit, Maintenant, il fallait être attentif : on appelait les cavaliers et leurs chevaux.
Quand vint le tour de l'équipe de Kunduz, Uros sentit son cœur battre à tout rompre.
Que les cavaliers de Kunduz, des écuries de Nezambay, s'avancent !, dit le gouverneur.
Et Uros entendit les noms familiers : Kamberbay, Birdibay, Amantordi, Nadir, Faruk.
« O Allah, ils sont venus !.
Nezambay doit donc être là, lui aussi, pensa Uros, tourmenté.
Il va peut-être demander au gouverneur de me faire sortir du terrain ! ».
Cette idée le glaça.
La liste de Kunduz était la plus longue.
Que les cavaliers de Kunduz, des écuries d'Odda Bey s'avancent !.
Que les cavaliers de Satar Bey s'avancent !.
Et puis : Pour la première fois, on trouve également sur la liste de Kunduz un garçon nommé Uros, et son cheval Rostam !.

S'il te plaît, avance !.

Pour la première fois, Uros entendit son nom crié à tue-tête au-dessus de la foule.

Il soupira.

D'un seul coup, il sentit que cette voix avait réveillé quelque chose en lui, quelque chose qui avait été enfoui profondément toute sa vie, et qui lui apparaissait clairement à cet instant : la volonté de lutter comme un homme à côté de ces cavaliers célèbres.

Il retint son souffle, tellement il était fier d'être parmi eux.

Un désir passionné de vaincre brilla dans ses yeux juvéniles.

Un sourire instinctif vint sur ses lèvres.

Il rejoignit l'équipe de Kunduz.

Devant la tribune du gouverneur, les cavaliers étaient alignés, sur une longue rangée, immobiles comme des soldats de plomb.

En tournant la tête, il vit Nadir à côté de lui.

Tiens ! Uros, notre Batscha ! On te retrouve donc ici, petit.

Oui, Nadir, je suis venu à Baghlan !.

Qadir et moi, nous travaillons chez un forgeron, qui est comme un père pour nous.

Il s'appelle Hatji Rahim.

Nous lui avons dit que nous voulions sauver notre honneur et celui de Rostam, et le rendre après à Nezambay, expliqua Uros rapidement.

Nadir vit qu'une question lui brûlait les lèvres.

Est-ce que le Tschapandoz est ici ?.

« C'était donc ça ! ».

Oui, répondit Nadir, je crois qu'il est auprès du gouverneur.

Nezambay sera heureux de t'avoir enfin retrouvé.

Tu lui as manqué, comme à nous tous !.

Pourquoi n'es-tu pas.

Uros ne put en entendre davantage.

Ils devaient avancer.

La distance entre eux s'agrandit.

Qu'est-ce que Nadir lui avait dit ?.

Il manquait au Tschapandoz ?.

Comment comprendre cela ?.

Mais les paroles de Nadir lui avaient fait du bien.

On annonça encore d'autres cavaliers, accueillis par des applaudissements frénétiques.

La foule jubilait.

Le spectacle était grandiose, avec tous ces cavaliers et leurs parures, et ces drapeaux multicolores devant la tribune du gouverneur !.

Au milieu d'eux alignés, courage contre courage, ambition contre ambition, Uros se sentit insignifiant.

Personne ne semblait se rendre compte de sa présence, et il se retrouva soudain de nouveau seul dans un monde inconnu, un monde de peur et de douleur.

L'idée de perdre, humilié par les railleries de la foule, ou de quitter infirme la « place du Peuple » le démoralisait.

Le gouverneur fit un signe.

« Il faut aller entourer avec les autres « le cercle du destin », pensa Uros. Pour moi aussi ce sera le lieu de mon destin ! ».

Une trompette de cavalerie donna le signal du début.

Le jeu infernal commença.

La tension accumulée pendant les minutes précédentes se déchargea d'un seul coup en un combat sauvage et furieux.

Les chevaux se cabrèrent sous les coups de cravache des cavaliers.

Chaque cavalier voulait être le premier à s'emparer du cadavre de chèvre.

Les spectateurs étaient déchaînés.

Ils suivaient le combat en encourageant leurs favoris et en agitant des drapeaux.

Tout autour du rond central, c'était l'enfer !.

A peine un concurrent avait-il touché le trophée pour s'en emparer qu'il était repoussé à coups de fouet, de poing et de botte par ses adversaires.

Les appels au secours des cavaliers désarçonnés, risquant d'être piétinés sous les sabots des chevaux, arrachaient les spectateurs à leurs places.

Uros restait volontairement à l'arrière.

Son père Kamaluddin lui avait appris cette tactique : « On doit économiser ses forces, lui avait-il dit, pour se jeter dans la mêlée quand les adversaires commencent à se fatiguer ».

Les yeux plissés, Uros attendait le moment opportun.

Rostam hennit.

Il poussa sur ses pattes de derrière et se tendit vers l'avant.

Uros sentit sa nervosité.

Il lui caressa le cou et le calma.

Non, mon bon Rostam ! Pas encore ! Laisse-les se démener, se bousculer et se battre : ton heure viendra !.

Rostam comprenait-il ?.

Uros était en nage, les nerfs tendus, tous ses sens en alerte.

Il attendait comme un aigle attend sa proie.
Puis soudain, comme une nuée d'oiseaux qui s'élève au-dessus d'un champ pour partir dans un même sens, les concurrents fondirent en direction d'Uros.
Comme hypnotisé, il regarda le trophée qu'un solide Ouzbek avait coincé sous ses fortes cuisses, entre le flanc de son cheval et la selle.
De son long fouet épais, il frappait ses poursuivants, ivres de rage.
Tout à coup, il se trouva encerclé par un groupe de cavaliers au galop.
« Il va perdre tout de suite le cadavre », pensa Uros.
Et il vit une main énorme saisir l'intrépide cavalier pour le désarçonner et le précipiter avec le trophée sur le dur sol sablonneux.
Il avait perdu la chèvre et dut se relever tout seul.
Le combat continuait, sans merci.
Des jurons et des appels au secours fusèrent de tous côtés.
Uros s'approcha de la victime.
L'Ouzbek était sans connaissance.
Son visage et ses mains saignaient.
Son cheval, un moreau noir fringant, piétinait nerveusement à côté de son maître et reniflait ses mains.
Au bout de quelques secondes, le cavalier revint à lui et regarda Uros avec surprise.
Quelle mauvaise chute, dit Uros prudemment.
Vous avez mal, Seigneur ?.
Mais l'Ouzbek s'emporta : Vaurien ! Tu te moques de mon humiliation !.
Jamais je n'ai encore été désarçonné dans un Buskaschi !.
Mon état ne te regarde pas !.
Pourquoi ne poursuis-tu pas le cadavre ?.
Où sont les autres ?.
Les cavaliers étaient dans la partie opposée du terrain.
Uros ne répondit pas et partit au trot.
Cet homme ne voulait pas d'aide.
Dans ce combat brutal et sans pitié, il n'y avait pas que les muscles et un cheval casse-cou et rapide qui comptaient.
Il fallait surtout de la souplesse, de la concentration et du calcul.
Son père le lui avait toujours répété, il voulait suivre ce conseil.
Se précipiter dans la cohue sans réfléchir, c'était du suicide.
Viens, Rostam, approchons-nous, dit Uros à l'étalon en l'encourageant et en faisant claquer sa langue.
Un jeune Turkmène audacieux se glissa hors de la mêlée.

Tout en galopant il coinça le trophée sous sa cuisse et cravacha sauvagement son cheval.
Les spectateurs hurlèrent.
Le cavalier n'alla pas vers les mâts, mais dans le sens opposé pour se débarrasser de ses rivaux.
Il réussit, la meute resta sur place.
Il n'avait même pas vu le seul cavalier qui se trouvait devant lui.
C'était Uros.
C'était le moment décisif.
Maintenant Rostam ! Uros se redressa, le corps tendu.
A notre tour !.
Il tira si fort sur les brides que Rostam se cabra de toute sa hauteur.
Comme une panthère affamée, qui après une longue attente a enfin choisi une proie, Rostam se précipita sur le cavalier.
Maintenant, à moi le trophée, s'exclama Uros.
Frais et dispos, en pleine possession de ses forces, il attaqua.
Le manche de son fouet grinça entre ses dents.
Il vit tout près de lui, devant lui, le cadavre de chèvre, comme amarré à la cuisse forte du Turkmène.
Rapide comme l'éclair, il saisit la proie.
Mais au même moment, il sentit sur sa nuque et son épaule un violent coup de fouet qui faillit lui faire perdre conscience.
Le Turkmène maintenait le trophée sur le flanc droit de son cheval.
Uros réussit à saisir les pattes de la chèvre de sa main droite.
Il ne les lâcha pas, même quand un deuxième coup de fouet le frappa en plein visage.
Uros sentit le sang sur ses joues, mais ne ressentit pas vraiment de douleur.
Il n'avait pas encore épuisé ses forces.
Il tira la chèvre vers lui et chercha à éloigner son adversaire d'un coup de botte.
Uros se prépara, mais le Turkmène venait d'être saisi au collet et descendu à bas de son cheval par un autre cavalier.
Inutilement.
On ne pourrait plus lui prendre sa proie.
Désormais, elle était à lui, Uros !.
Il avait calé la chèvre sous sa cuisse.
Il découvrit une brèche dans la mêlée.
Jaloux, cria-t-il, et il fit accélérer Rostam.

L'étalon sentit l'importance du moment.
Il fonça devant ses poursuivants, léger comme un félin.
Les adversaires avaient vite compris qui, maintenant, défendait le trophée.
Uros les entendit accourir de tous côtés.
Leurs fouets sifflèrent, ils lui assenaient jurons et malédictions.
Tout d'un coup, une douzaine de cavaliers formèrent bloc devant lui.
Ils tendaient le poing et le menaçaient.
Vas-y, Rostam, il faut réussir !.
Combien de fois avait-il murmuré ces mots à l'oreille de l'étalon, mais jamais dans une situation si dangereuse.
Rostam comprit.
Comme une flèche, il perça le mur des cavaliers.
Allez, vite ! Autour du premier mât.
Et puis plus loin ! Plus vite, plus vite, encore !.
Les spectateurs poussèrent des cris de joie.
Ils criaient, applaudissaient, trépignaient.
Alal ! Alal ! - c'était le cri de la victoire.
La plaine ressemblait à un champ de bataille !.
Une demi-douzaine de cavaliers étaient à terre, souillés de sang, de poussière et de boue.
Des chevaux étaient affalés, jambes et côtes cassées.
Les hommes du Croissant Rouge avaient bien du mal à dégager les blessés du terrain pendant les brefs instants d'accalmie.
Avec une agilité inouïe, Rostam galopa vers le deuxième mât, à mille pas du premier.
Le « cercle du destin » était entre les deux.
« D'abord, contourner le deuxième mât, puis droit au but ! » se répéta Uros.
Mais, entre les deux mâts, se tenaient, bien placés, des cavaliers expérimentés, pour rendre toute percée impossible !.
Uros s'en rendit compte.
Il prenait conscience que pour un tel combat, il fallait déployer tous ses efforts !.
Une rage de vaincre insensée monta en lui.
Le sang coulait encore sur son visage.
La peau lui brûlait.
Le cadavre de chèvre sous sa cuisse avait glissé pendant ce galop endiablé, et faillit tomber.

Il le tira de toutes ses forces pour mieux répartir le poids et le serra fortement contre le flanc de Rostam.

Ainsi il pouvait de nouveau le maintenir.

Alors, il se souvint d'une règle essentielle du Buskaschi, que Hatji Rahim lui avait répétée : le cavalier qui tient le trophée doit d'abord le passer à un autre membre de son équipe.

Ce n'est qu'en reprenant le cadavre une seconde fois qu'il peut contourner le deuxième poteau et le jeter dans le cercle ! O, Allah !.

Surtout ne pas commettre de faute !.

Uros se sentit soudain soulagé : c'était donc pour ça que Nadir était près de lui.

Il voulait l'aider encore une fois !.

Uros entendit une voix - la voix de Nadir, lui crier : Uros, regarde sur ta droite !.

C'est moi, Nadir !.

Il fallait garder son sang-froid et lui passer le trophée.

Cela demandait de la prudence et de l'habileté !.

Uros fit un signe de la main à son ami pour lui faire comprendre qu'il était prêt pour le relais.

Mais quand il voulut tourner au galop sur sa droite, trois cavaliers lui barrèrent le passage. Sans hésiter, il aiguillonna Rostam et prit sur la gauche.

Il perdit Nadir de vue.

Maintenant, mon fidèle ami, cria-t-il, maintenant, nous allons montrer aux héros des steppes et aux spectateurs qui nous sommes !.

Dans un galop absolument sauvage, Uros chassa en tous sens sur le terrain.

Rapide comme l'éclair, il évita de justesse les adversaires qui fondaient sur lui.

Nous allons tous les fatiguer, Rostam !.

A nous la victoire !.

Dans son cœur, il remercia Allah d'avoir pu maintenir le cadavre de chèvre.

Rostam était dans son élément ! Ah ! Si le Tibétain Matitai était là ! S'il pouvait voir l'étalon à ce moment ! Rostam hennissait, s'envolait !.

Sa crinière dorée flottait comme un drapeau !.

Il tint presque trois tours au galop, sans laisser un seul Tschapandoz s'approcher de son maître à lui !.

C'était une poursuite sans merci !.

Les chevaux étaient trempés de sueur.
Beaucoup de cavaliers saignaient du visage et des mains.
Deux douzaines d'entre eux avaient abandonnés le combat, soit blessés, soit tellement épuisés qu'ils ne voyaient pas l'intérêt de se livrer aux railleries des spectateurs !.
Uros aussi était à bout de forces.
Sa peau lui brûlait, ses jambes étaient endolories.
Le fardeau accablant de la chèvre fatiguait Rostam.
Tous les spectateurs maintenant connaissaient le nom du héros et ils le scandaient ensemble : Uros ! Uros ! Fateh ! Fateh ! -Victoire ! Victoire !.
Soudain, Uros découvrit l'écuyer Kamberbay à sa hauteur. Il criait d'une voix forte : Uros, mon brave Uros, pas trop vite ! J'arrive !.
Passe-moi la chèvre ! Kamberbay ! Uros se sentit soulagé.
Il lui fit signe.
Malgré la douzaine de cavaliers à ses trousses, il pouvait attendre le bon moment pour s'approcher de Kamberbay et lui passer le trophée en plein galop.
Reste à côté de moi, lui conseilla l'écuyer.
Cela lui ôta un poids.
Il ne devait pas perdre Kamberbay de vue, sous peine de voir tous ses efforts anéantis.
Aucun autre cavalier que lui-même, Uros, ne devait lui reprendre le trophée !.
Kamberbay partit à toute allure vers le deuxième mât.
Au bout de cent mètres, il se trouva encerclé par de solides Ouzbeks.
Derrière lui, il entendit les jurons et les sifflements des fouets.
Deux grands cavaliers se précipitèrent sur lui, et lui donnèrent de tels coups de poing et de fouet qu'il perdit connaissance.
Il n'entendit plus les cris d'Uros.
Il tomba à terre comme un sac de farine, avec le trophée.
« Raté ! » pensa Uros, désappointé.
Comme en transe, il éperonna Rostam, mais l'étalon n'en pouvait plus, ses pas devenaient lourds.
C'était un combat sans mesure ni limites.
Pour Uros, c'était interminable, comme s'il était depuis des jours et des jours à cheval.
Le cadavre traînait par terre, et de nouveau les cavaliers s'agglutinèrent autour de lui, avides.

« Il faut que j'en termine avec ce combat, tant que je suis en vie, pensa Uros.

Ils se disputent tous le prix de la victoire, mais pour moi, c'est mon honneur et la vie de Rostam qui sont en jeu.

Cette aventure meurtrière dans laquelle je me suis lancé avec passion, et qui m'a tellement coûté, ne doit pas se terminer dans la honte, si près du but ! » Rostam respirait avec difficulté.

Il tremblait de fatigue, et Uros craignit pour son équilibre.

Son propre corps était brûlant et lourd comme du plomb.

Après une longue lutte, un cavalier réussit enfin à s'emparer du trophée.

Uros le reconnut tout de suite.

C'était Faruk, le gardien de troupeau des écuries de Nezambay.

C'était lui que Rostam avait désarçonné au cours de la poursuite dans les marais.

Rostam avait désarçonné au cours de la poursuite dans les marais.

Uros sentit venir son heure.

En avant ! Rostam, suivons-le !.

La ferveur d'Uros se transmet à Rostam.

L'étalon donna tout ce qu'il avait.

Au grand galop, Uros s'approcha de Faruk qui filait vers le deuxième mât, et cria : Courage ! Faruk, nous allons gagner !.

Vire tout de suite à gauche, et passe-moi le cadavre !.

Cette fois, la passe réussit.

Uros défendit pour la deuxième fois le trophée convoité.

Rostam hennit.

Dans l'air, il entendait siffler le fouet de son jeune maître.

L'étalon s'envola comme un rapace.

Les spectateurs hurlaient d'enthousiasme.

Uros se sentit encouragé.

Il passa autour du deuxième mât au grand galop, comme s'il était poursuivi par le diable.

Ca y est ! Bientôt l'issue tant attendue !.

Vers le rond central, Rostam, vers le cercle ! cria Uros.

Une douzaine de cavaliers surgirent devant le cercle pour faire barrage et l'empêcher d'y jeter le trophée.

Rostam chancela faiblement quand Uros saisit la chèvre sous sa cuisse.

Il tendit les bras.

Halal ! Halal !.

Les spectateurs hurlaient de joie.

Le cadavre tomba de très haut dans le rond central, le
« cercle du destin » !.
Uros poussa un cri.
C'était plutôt un cri de soulagement qu'un cri de victoire.
Rostam se cabra et hennit.
Les cavaliers s'immobilisèrent.
C'était fini.
La fin ! Terminé ! Le vainqueur était là ! Il avait remporté la victoire !.
En un instant, la plaine retentit d'un immense vacarme de cris et de
sifflements.
Spectateurs et cavaliers se pressaient autour du vainqueur.
Uros réalisa tout cela comme dans un brouillard.
Il sut qu'il avait gagné, mais sans bien réaliser.
Ca y est, Rostam, mon brave cheval ! Maintenant, tout ira bien !.
Épuisé, il blottit sa tête contre la crinière claire du vaillant étalon.

(14) Victoire !

Uros cligna des yeux dans le soleil, très haut dans le ciel au-dessus de leurs têtes.

Il reprenait conscience peu à peu.

Il avait atteint son but, il avait gagné.

Cette victoire signifiait pour lui la réparation de son honneur, et l'affirmation de son amour pour Rostam.

Il ne connaissait pas la gloire, qui l'inquiétait plutôt.

Il avait l'impression que tous ces gens lui arrachaient les vêtements du corps, tellement leurs « Uros ! Denda Bad !, longue vie à Uros ! » lui semblaient une tentative d'appropriation.

Ces cris ne le touchaient pas vraiment.

Ils rebondissaient sur lui comme sur un mur.

Mais, dans son for intérieur, ils n'avaient aucune résonance.

Il était trop fatigué, exténué, anéanti.

Il avait très faim et besoin de calme, de solitude et de paix.

Le soleil chaud de l'automne sur sa peau lui faisait plus de bien que les cris de joie de la foule.

« S'enfuir maintenant avec Qadir et Rostam, partir d'ici, loin de cette foule et de cette bousculade, pensa-t-il.

Remplir ses poumons de l'odeur des herbes des steppes, et des petits conifères, au lieu de la poussière et des relents de sueur.

Oh oui ! Rentrer à la maison ! » Mais où était sa maison, son chez-soi ?.

Jusqu'ici, il s'était toujours senti sans importance, comme une mauvaise herbe.

Mais même les mauvaises herbes ont des racines, souvent très profondes.

Ca lui avait fait mal d'arracher ses racines de la terre familière.

Il s'était en fait déraciné tout seul, en croyant que là-bas, à Kunduz, à Qalabeg, il n'y avait plus de place pour lui.

Finalement, il s'était enfui comme un lâche.

Mais il l'avait fait pour Rostam plus que pour lui : les animaux sont sans défense : il n'aurait pas supporté de voir Rostam maltraité.

Timidement, Uros leva les yeux vers la tribune du gouverneur.

Quels étaient les sentiments du Tschapandoz ?.

Est-ce que cette victoire l'avait réconcilié avec son ancien Valet d'écurie ?.

Puis il pensa aux paroles de Nadir, juste avant le concours.

« Il t'a regretté », avait-il dit.

C'est vrai, il avait toujours fait du bon travail dans l'écurie, et le Tschapandoz avait toujours pu compter sur lui.
Mais Nadir avait dit aussi : « Il sera heureux de te retrouver ».
Uros hocha la tête.
Pas la peine de rêver ! La réalité est sans doute bien différente !.
Maintenant, il pouvait voir le gouverneur et le Tschapandoz discuter avec de grands gestes.
Et puis il aperçut aussi le Tibétain Matitai.
Alors le gouverneur se leva et fit un signe.
On entendit une sonnerie de clairon.
Tous les spectateurs se turent.
Conformément à la règle, les équipes de cavaliers se regroupèrent sous les drapeaux de leurs provinces.
Le premier rang était réservé à l'équipe gagnante.
Sur les vingt hommes, cinq avaient été évacués, blessés.
Les autres groupes avaient également subi des pertes.
Lentement, Uros prit la tête de son équipe.
Quand on lui mit l'étendard du vainqueur dans la main, ses anciens camarades crièrent : Vive Uros ! Vive notre héros !.
Les larmes lui montèrent aux yeux.
Uros sourit timidement.
Ce n'était pas encore le sourire d'un vainqueur.
Trop d'incertitude pesait sur lui.
Le long combat l'avait tellement harassé qu'il pouvait à peine tenir le drapeau.
Mais les cris de joie qui les acclamaient, Rostam et lui, semblaient ne pas devoir s'arrêter.
Uros se pencha à l'oreille de l'étalon : Tourne-toi, Rostam ! Il faut remercier !.
Et d'une voix la plus forte possible, il s'adressa aux hommes : Mon étalon Rostam et moi, nous vous remercions pour vos éloges et l'honneur que vous nous rendez !.
Nous avons gagné, mais avec l'aide d'Allah !.
Vous êtes de meilleurs cavaliers que moi, vous m'avez pourtant protégé !.
Je vous remercie.
Cette victoire est notre victoire à tous !.
Les cris de joie éclatèrent de nouveau.
Mais ils ne parvenaient guère jusqu'à Uros.
D'une main presque insensible, il caressa la crinière trempée de Rostam.

Non ! Cette victoire n'appartient qu'à toi seul, Uros ! répliqua Kamberbay en se faisant le porte parole de tous les autres. Toi seul as gagné !.

Tu as apporté la gloire et l'honneur à notre province, à notre maître, Nezambay, et à nous tous !.

Uros remercia, les mains croisées sur la poitrine.

A ce moment-là, il n'avait qu'un seul souci : comment se tenir droit sur sa selle, comment dominer ses souffrances et sa lassitude.

Il leva la tête péniblement, et regarda vers le ciel bleu étendu au-dessus de son pays natal.

Il avait eu le temps d'entendre un cavalier dire avec jalousie : Celui-là, toutes les portes lui sont maintenant ouvertes !.

Oui, il pouvait être fier de sa victoire, de l'honneur pour sa ville, pour Nezambay, pour lui-même !.

Ca n'avait pas été facile !.

L'avait appris la dureté, le courage, la lutte pour la vie dans ce jeu infernal.

Il était devenu un homme.

Faruk, qui était à côté de lui, lui donna une tape amicale : Regarde, Uros !.

Là-haut sur la tribune, il y a notre bey, le Tschapandoz.

Il est sûrement très heureux maintenant, et fier de toi, comme nous tous !.

Uros eut un sourire amer.

Comme les attitudes changent !.

Ces hommes qui avaient voulu faire fouetter Rostam et s'étaient moqués de lui parce qu'il était malade de compassion pour l'animal, ceux-là mêmes recherchaient maintenant son amitié !.

Qu'importe ! Il leur avait pardonné depuis longtemps !.

Allah avait mis dans son cœur beaucoup de générosité.

Leurs compliments le satisfaisaient.

Mais seul le merveilleux sentiment d'avoir gagné avec le cheval le plus beau et le plus intelligent des steppes le rendait vraiment heureux !.

Son visage, qui venait à peine de s'éclairer, s'assombrit lorsque des Valets portèrent les cavaliers blessés sur des lits de camp et des nattes de paille, devant la tribune du gouverneur.

« Un cavalier de Buskaschi est né sur le dos d'un cheval, et il doit mourir à côté de lui », dit un proverbe au Turkestan.

Ils s'approchèrent de la tribune, où les beys et les khans les plus puissants et les plus riches du pays les attendaient pour la remise des prix.

Uros chercha des yeux Nezambay, à qui le jour même il devait rendre Rostam, le cœur gros.

Il ne le vit pas.

Le Tibétain Matitai avait lui aussi disparu.

Mais il découvrit le forgeron Hatji Rahim et son unique ami, Qadir, non loin derrière la tribune.

Qadir lui fit de grands sourires.

Tous deux firent signe à Uros, qui leur répondit de même.

Alors ils s'inclinèrent devant le vainqueur.

« Comme devant Sa Majesté ! » pensa Uros.

Et pour la première fois, un rire illumina son visage.

Kamberbay était tout près d'Uros.

Il avait remarqué son regard inquiet et lui prit doucement l'épaule.

Je suis sûr que notre seigneur Nezambay t'attend là-bas devant sa tente.

Je l'ai vu s'y rendre avec son ami tibétain.

Il aura quelque chose à te dire.

En voyant les yeux d'Uros s'assombrir de douleur, il ajouta : Ce seront de bonnes paroles !.

Le gouverneur allait remettre les prix.

Les cavaliers mirent pied à terre.

Le gouverneur descendit de la tribune, accompagné des anciens du conseil, tous autrefois cavaliers expérimentés et victorieux au Buskaschi.

Deux officiers apportèrent les prix des vainqueurs.

Sur un coussin de velours brodé, il y avait la toque du vainqueur.

Le gouverneur la prit cérémonieusement et alla au-devant du jeune Uros, le héros de la journée.

Il l'embrassa solennellement et s'écria : Je suis fier du Tschapandoz le plus jeune de notre pays, mon cher Uros !.

Tu as remporté une victoire méritée dans ce dur combat !.

Lié à ton nom, ce Buskaschi entrera dans l'histoire des grands concours de notre pays, pour tous ceux qui t'ont vu avec ton cheval magnifique dans ce combat palpitant, il sera inoubliable !.

Sous les cris de joie et les acclamations de la foule, il ôta le turban de la tête d'Uros et posa la toque du vainqueur, une coiffure noire en fourrure de karakul, brodée d'or, sur l'épaisse chevelure noire.

Pour Uros, les cris des spectateurs furent comme la plus belle des musiques : Uros ! Senda Bad ! Senda Bad ! Longue vie à Uros !.

Puis vinrent les cadeaux de la ville de Baghlan : c'étaient un lourd Tschapan de soie, un précieux fouet de cuir, sur son manche, on avait gravé en lettres d'or le nom de la victoire et la date du Buskaschi. Les larmes inondèrent le visage fatigué d'Uros. C'était trop pour lui. Etourdi de bonheur et d'épuisement, il prit ses cadeaux. A cet instant solennel, il pensa à son père Kamaluddin. Pourquoi fallait-il qu'il soit mort ? Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, dit-il d'une voix ferme. Il se tourna vers son équipe et s'inclina devant ses camarades : Je voudrais vous remercier de tout mon cœur, dit-il ému. A la fin il revint vers Rostam et blottit son visage brûlant dans la crinière claire. Le jour de notre victoire sera aussi celui de notre séparation, laissât-il échapper à voix basse et triste de ses lèvres pâles. Mais je te remercie tout particulièrement, cher Rostam, car sans toi, la victoire était impossible !. Rostam, assoiffé, aussi las que son cavalier, hennit doucement. Le gouverneur et son escorte se retirèrent. La fête populaire commença. Presque tous les cavaliers, sauf quelques-uns qui ressassaient, aigris, leur échec, se précipitèrent vers Uros pour l'embrasser et le féliciter. Hatji Rahim et Qadir accoururent à leur tour. Si les soldats ne l'avaient pas protégé, Uros aurait été écrasé par la foule qui voulait s'approcher de lui. Les gens dansèrent au son de la musique, autour du « cercle du destin » où gisait encore le cadavre déchiqueté de la chèvre. Les équipes de cavaliers épuisés rentraient sous les tentes et ramenaient les chevaux aux écuries installées pour la circonstance. Seuls les intéressaient les soins des chevaux, et leur estomac !. J'ai une faim de loup ! dit Qadir à Uros. Tu sais, Nezambay ne t'en veut sans doute plus. Le mieux serait de lui redonner Rostam !. Il regarda le forgeron et lui demanda, suppliant : Si vous venez avec nous, généreux Hatji, vous pourrez témoigner de nos bonnes intentions !. Hatji Rahim rit. Je pense qu'Uros a fait ses preuves !. Un voleur de chevaux ne se mêle quand même pas au Buskaschi !.

Oh, je vous en prie ! Venez quand même avec nous, implora Qadir.

Bien ! accepta le forgeron.

Comme ça, je ferai la connaissance de votre ancien patron !.

Uros avait retrouvé son calme.

Il se souvint des paroles de Nadir : « Tu lui as manqué, Uros ! », de celles de Kamberbay : « Ce seront de bonnes paroles. », et cela l'encouragea.

Allons-y !.

Sa voix était de nouveau ferme : en somme, c'était lui le grand vainqueur de la journée !.

Mais son cœur était tout de même un peu serré en voyant le Tschapandoz devant l'entrée de sa tente.

Quand le seigneur de Qalabeg vint vers eux, son visage ne montrait aucune trace de colère.

Il sourit aux garçons et salua leur accompagnateur d'un geste affable de la tête.

Uros laissa Rostam s'avancer de quelques pas et voulut s'incliner devant son seigneur, les mains croisées sur la poitrine.

Mais celui-ci hocha la tête : Le jour de ta victoire, nous devons inverser les rôles, Uros, dit-il, la voix tremblante de joie.

Viens, mon fils, que je t'embrasse !.

Il prit Uros tout étonné dans ses bras, et l'embrassa sur le front et les joues.

Mon garçon, ajouta-t-il ému, par ta victoire exceptionnelle, tu nous as apporté aujourd'hui la gloire et l'honneur !.

Nous sommes tous fiers de toi.

Il montra Rostam et ajouta : et de ton magnifique Rostam !.

Le mien, seigneur ?, demanda Uros, les yeux écarquillés.

Rostam t'appartient depuis que tu t'es enfui de la terrasse, mon garçon.

A ce moment-là, j'avais juré devant tous mes hommes de donner l'étalon à celui qui me le ramènerait.

J'avais deviné que toi seul pouvais l'avoir caché.

Personne ne t'a trahi.

Puis le Tschapandoz se tourna vers Qadir : Ton ami Qadir t'a accompagné fidèlement, n'est-ce pas ?.

Vous êtes de drôles d'aventuriers.

Il éclata de rire.

Uros et Qadir rirent aussi, soulagés.

Puis Nezambay s'adressa à Hatji Rahim : Vous êtes Hatji Rahim le meilleur forgeron de Baghlan, dit-il.

Quand je vous ai vu à côté de Qadir pour acclamer Uros, je me suis renseigné sur vous.

Le forgeron rit à son tour.

Comme Rostam appartient maintenant à Uros, je n'ai plus besoin de témoigner.

Témoigner ?.

De quoi ?, demanda Nezambay en fronçant les sourcils.

Oh ! Que les garçons n'avaient pas volé Rostam, mais qu'ils avaient dès le début l'intention de vous le rendre si.

S'il obtenait gloire et honneur, compléta Uros.

Qadir et moi nous n'aurions pas supporté de voir Rostam maltraité, comme vous le promettiez avant de le pourchasser dans les marais.

Et il ajouta à voix basse : Tant que Rostam était sous ma protection, je me suis pris pour son maître.

J'étais responsable de lui, personne ne pouvait toucher un seul de ses poils.

Et il caressa la crinière claire de l'étalon.

Nezambay posa sa main sur l'épaule d'Uros.

Désormais tu seras responsable de nombreux chevaux, dit-il à voix basse.

Comme Uros le regardait, confus, il lui demanda : Qui vois-tu devant toi, Uros ?, l'étonnement d'Uros allait grandissant.

Qui voyait-il devant lui ?.

Je ne vois que vous, mon seigneur.

Allons ! Tu vois un homme vieillissant avec des cheveux gris, une barbe grise et un visage plein de rides.

Tu ne vois pas mon cœur fatigué.

Tous mes fils sont partis dans la capitale.

Ils s'intéressent plus à la technique qu'à mes chevaux.

Il embrassa de nouveau Uros.

Il ne pouvait plus cacher son émotion.

Maintenant, je peux vieillir sereinement, dit-il d'une voix ferme.

Le nouveau maître écuyer de Qalabeg prend ses responsabilités au sérieux.

Je sais que mes chevaux seront dans les meilleures mains possible.

Uros le regarda, sceptique.

Seigneur, bégaya-t-il, et il rougit de confusion et de joie, vous voulez me nommer maître écuyer !.

Que diront Kamberbay, Birdibay et tous les autres ?.

De la main, il essuya son front brûlant.

Ah ! si son père avait pu entendre cela.
Maître écuyer, murmura-t-il.
Nezambay le sortit de ses pensées.
Il devinait ce qui pouvait tant émouvoir Uros à cet instant.
Allah m'a montré le bon chemin pour tenir la promesse que j'avais faite à ton père Kamaluddin, dit-il d'un ton grave.
Au lieu de te donner une éducation selon son désir, je me suis laissé guider par la jalousie et j'ai essayé de te mettre des bâtons dans les roues.
Oui, j'étais mort de jalousie en voyant ton adresse à t'occuper des chevaux !.
J'ai tourné ma colère contre toi et Rostam parce que je.
Il s'éclaircit la voix et se gratta la barbe.
Bon ! Epargne-moi les aveux.
Il tapa sur l'épaule d'Uros.
Tu aimes les chevaux, n'est-ce pas ?.
Moi, je les ai seulement possédés, dit-il.
Et il se parlait surtout à lui-même.
Viens sous la tente, maître écuyer !.
Ton équipe veut te faire fête !.
Ils t'attendent impatiemment.
Vous, Hatji Rahim et toi, Qadir, vous êtes nos invités d'honneur.
Ils restèrent encore deux jours à Baghlan.
On donna encore de nombreuses fêtes en l'honneur du nouveau maître écuyer de Qalabeg.
Malgré l'immense bonheur qui lui arrivait, Uros resta modeste, et comme retiré en lui-même.
Qadir, lui, était d'autant plus bruyant et déluré : il s'était donné comme but de devenir un jour écuyer.
Le troisième jour, la caravane des fiers cavaliers de Buskaschi repartit.
Le Tibétain Matitai et le forgeron Hatji Rahim les accompagnèrent un moment.
Ils étaient invités à venir à Qalabeg dès que leurs affaires le leur permettraient.
Uros chevauchait en tête, à côté de son ancien et nouveau seigneur Nezambay.
Maintenant, il était un Tschapandoz comme lui, et il était extrêmement fier.
Beaucoup de travail nous attend à la maison, mon garçon, lui dit Nezambay.

Tu sais, si le chat est absent, les souris dansent !.
Uros rit.
Il était heureux de rentrer à la maison.
Il voulait travailler encore plus qu'avant, et ne plus donner au Mollah l'occasion de se plaindre.
Il se l'était juré.
Nous allons à Kunduz, Rostam !.
Toi aussi : tu as d'abord besoin d'un grand repos, mon brave !.
Et puis nous nous entraînerons pour un autre Buskaschi !.
Je suis sûr que nous gagnerons : un cavalier comme moi, et un cheval comme toi, ce serait à mourir de rire si nous n'y parvenions pas !.
Il fit claquer son nouveau fouet en exultant.
Rostam hennit joyeusement, sa crinière étincela au soleil.
Baghlan était déjà loin derrière eux, comme un souvenir inoubliable.

POSTFACE

Les chevaux du Turkestan étaient célèbres dès l'Antiquité.
Les chevaux turkmènes étaient légers, élancés, souples et rapides.
Jusqu'au deuxième siècle avant. Jésus-Christ, on ne trouve cette race qu'au Turkestan.
Vers 150 avant. Jésus-Christ, l'empereur chinois Wu-Ti déclara la guerre à Luëtshi, roi de la Baktriane (aujourd'hui Bakhl), qui avait refusé de lui céder quelques étalons contre de l'or et des bijoux.
Les Chinois l'emportèrent, et ramenèrent chez eux quelques centaines de chevaux.
La race turkmène s'est propagée au-delà de la Chine, en Russie, puis en Grèce et dans toute l'Europe.
Les campagnes d'Alexandre le Grand et de Gengis Khan auraient été impossibles sans ces montures exceptionnelles.
L'histoire des Turkmènes remonte au 20 Eme siècle.
A la fin du siècle dernier, les tsars créèrent la province du Turkménistan russe, devenue territoire soviétique en 1925.
Depuis, l'Amou-Daria (anciennement Oxus) sépare les Turkmènes et Ouzbeks russes et Afghans.
Quand le roi Sahir Shah fut détrôné en 1973, la République fut proclamée.
On compte aujourd'hui 13 millions d'habitants en Afghanistan.
16 % sont des Ouzbeks et 6 % des Turkmènes.
Ils vivent dans le nord et le nord-ouest du pays.
Ce sont des musulmans, et ils vivent surtout de l'élevage des moutons Karakuls et des chevaux.
Ils vendent les fourrures de karakuls, et les tapis tissés à la main.
En Afghanistan, ce sont les meilleurs cavaliers de Buskaschi.
De nos jours, le cheval est encore très important dans ce pays.
A côté des chevaux de course et des chevaux dressés pour le concours, on trouve encore des chevaux de trait et d'attelage.
Comme il n'y a pas de chemin de fer en Afghanistan, tout le trafic commercial entre les grandes villes s'effectue par camions.
Dans les villages, on utilise encore des chevaux à côté des bœufs, des chameaux, des yaks et des ânes.
Un proverbe turkmène dit : « Un turkmène sans cheval est comme un arbre sans feuilles.
Les Turkmènes naissent sur le dos des chevaux, et il y meurent ».

Le jeune Uros n'a qu'une passion dans la vie : les chevaux.

Il sait les diriger de son seul regard, a l'intuition et l'adresse des meilleurs écuyers.

Nézambay, son maître, chevauche d'instinct, et n'a jamais connu l'échec sur le dos d'un cheval.

Jusqu'à l'arrivée dans ses écuries de Rostam, un superbe étalon.

Malgré ses talents de cavalier, Nézambay se fait désarçonner.

Fou de rage, il décide de faire abattre Rostam.

Mais Uros est bien décidé à sauver l'étalon coûte que coûte.



DES 11 – 12 ANS